

IVAN TOURGUÉNIEV ET LA FORMATION DE SA CULTURE ESSENTIELLE

1. LE CERCLE FAMILIAL ET FAMILIER

L'identité culturelle de chaque être humain est le résultat du tissage de plusieurs identités culturelles collectives qui se superposent et se croisent de manière différente chez chaque individu, créant de ce fait son univers unique et inimitable : c'est ce qu'affirme Tzvetan Todorov, ainsi que nous l'avons vu plus haut⁴⁴. Chaque individu est donc pluriculturel par définition, et la façon dont les différentes identités culturelles collectives s'entrecroisent chez chacun d'entre nous, tout au long de notre vie, détermine la formule identitaire unique qui définit notre être. À l'échelle individuelle, cette formule identitaire unique est également une entité très dynamique et qui ne cesse d'évoluer tout au long de notre existence – c'est d'ailleurs une de ses caractéristiques majeures.

Phénomène complexe, singulier, versatile, l'identité culturelle personnelle se construit pourtant selon un schéma général bien précis, en tout cas à ses débuts ; avant de commencer son cheminement vers une forme unique dans sa combinaison originale de plusieurs univers identitaires existants, l'identité culturelle de chaque personne a toujours un point de départ : celle du contexte qui la voit émerger pour la première fois. Par « contexte » nous entendons ici l'ensemble des personnes qui constituent l'entourage proche d'un enfant, avec leur mode de vie et leur manière bien particulière d'envisager le monde, qui correspond à leur époque et à leur appartenance culturelle et sociale. Nous naissons tous au sein d'une culture, celle de nos parents, de nos proches, de notre entourage immédiat. L'assimilation de cette culture préexistante, dans laquelle chaque individu est immergé dès sa naissance, passe avant tout par l'apprentissage de la langue véhiculée par le groupe et, avec elle, d'une vision du monde dont cette langue est imprégnée et dont le groupe humain en question est porteur.

⁴⁴ Tzvetan Todorov, *op.cit.*, p. 86.

Dans les pages suivantes, nous essayerons de comprendre, dans la mesure des possibilités offertes par les témoignages documentaires en notre possession⁴⁵, les spécificités, en matière de culture et d'éducation, propres au groupe qui accueillit en son sein, il y a bientôt deux cents ans, un être humain précis : le futur écrivain Ivan Tourguéniev. Nous parlerons du contexte dans lequel il vint au monde ainsi que de ses proches – ses parents et l'entourage immédiat de ses jeunes années.

La Russie et les Russes au début du XIX^e siècle : vers la redécouverte de l'identité nationale

Ivan Tourguéniev naquit à Orel le 28 octobre 1818, époque à laquelle la Russie était en train de vivre une véritable ascension sur la scène européenne : cet état, le plus vaste du monde, venait de sortir victorieux des guerres napoléoniennes, ce qui lui assura une entrée définitive dans le cercle des grandes puissances. Une armée redoutable, une industrie métallurgique bien développée, un système administratif performant, la monarchie absolue qui, de main forte, assurait l'unité de ce grand pays – voilà les facteurs de cette ascension sans précédent pour la Russie, qui s'apprêtait à vivre ce qu'on appelle le « siècle d'or »⁴⁶ de son histoire.

Cette grandeur « européenne », Pierre le Grand l'avait rêvée pour la Russie, et toutes les réformes radicales qu'il avait entreprises, tous les changements qu'il avait initiés visaient un seul but : moderniser le pays en adoptant le savoir-faire et le mode de vie européens. Après la disparition du tsar réformateur, ce processus connut des avancées plus ou moins importantes suivant la volonté des successeurs de Pierre I^{er} de poursuivre – ou non – l'œuvre entamée, jusqu'à l'arrivée sur le trône russe de celle qui scella définitivement le destin de la Russie au reste de la famille européenne. Sans hésitation aucune, Catherine II adopta la voie ouverte par son illustre prédécesseur ; elle comprit que, pour être grande, la Russie devait poursuivre sa modernisation par l'adoption du modèle européen. Sous son règne, le processus d'occidentalisation de la société russe fut global. Il consistait, pour reprendre les termes de Marie-Pierre Rey dans *Le Dilemme russe*, en une « assimilation complète du mode de développement, des pratiques politiques et économiques autant que de l'éthique et des goûts

⁴⁵ Quelques lettres écrites par Varvara et Sergueï Tourguéniev, ainsi que les souvenirs laissés par les autres membres de la famille, comme Varvara Jitova, par exemple (Житова В.Н., «Из "Воспоминаний о семье И.С.Тургенева"»// *И.С.Тургенев в воспоминаниях современников*, Т.1, Художественная литература, Москва, 1983, с. 30-75).

⁴⁶ Voir à ce sujet le livre de Wladimir Berelowitch *Le Grand Siècle russe d'Alexandre Ier à Nicolas II* paru chez Gallimard, Découverte en 2005.

artistiques du vieux continent »⁴⁷. Les différentes mesures que la tsarine adopta en ce sens portèrent rapidement leurs fruits : jamais le nombre d'étrangers venant s'installer en Russie et y amenant leur savoir-faire et leur savoir-vivre ne fut aussi élevé que sous son règne ; de très nombreux Russes purent se rendre en Allemagne, aux Pays-Bas, en Suisse, en France, en Italie, etc. pour leurs études ; les us et coutumes européens ne tardèrent pas à marquer définitivement les mœurs de la haute société russe.

Il est vrai cependant que cette occidentalisation des mœurs touchait presque exclusivement les cercles nobiliaires. L'européanisation passait – en particulier à partir de 1714, lorsqu'une loi impériale imposa à tout enfant d'origine noble de suivre des études – par l'éducation ; or au siècle des Lumières russe, l'éducation et la science venaient surtout de l'Europe. Entouré, dès son âge le plus tendre, de bonnes et de maîtres allemands, français ou encore suisses, de langues, de livres et de concepts venus tout droit d'Europe, le jeune noble russe de la seconde moitié du XVIII^e siècle se passionnait par les idées des philosophes des Lumières et découvrait le monde à travers les lettres européennes, principalement françaises. Adolescent, il allait parfaire son éducation en France ou en Allemagne où, à nouveau, dans une langue étrangère, on lui enseignait les théories savantes qu'il faisait siennes mais qui ne l'aidaient ni à découvrir ni à comprendre les fondements de la vie en Russie qui évoluait loin des concepts philosophiques et libéraux européens – ce que le jeune noble russe ne pouvait que constater, une fois rentré au pays. Comme le décrit Vassili Klioutchevski dans l'article « Eugène Onéguine et ses ancêtres » (« Евгений Онегин и его предки ») : « *Всю жизнь помышляя о «европейском обычае», о просвещенном обществе, он старался стать своим между чужими и только становился чужим между своими. В Европе видели в нем переодетого по-европейски татарина, а в глазах своих он казался родившимся в России французом* »⁴⁸. Armés de vocables et de concepts étrangers, la plupart des nobles russes de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècle n'étaient pas en mesure d'appréhender la réalité de leur milieu natal – c'est-à-dire de la société russe -, ils ignoraient d'ailleurs jusqu'à la valeur même de cette réalité. N'étant pas en mesure de la comprendre, ils la méprisaient, attirés davantage par les horizons européens dont ils se sentaient plus proches et s'éloignant de plus en plus du monde russe qui les entourait : de la nature de leur pays, de ses coutumes, de ses traditions et de sa langue. La

⁴⁷ Marie-Pierre Rey, *Le Dilemme russe, La Russie et l'Europe occidentale d'Ivan le Terrible à Boris Eltsine*, Flammarion, Paris, 2002, p. 108.

⁴⁸ В.О. Ключевский, « Евгений Онегин и его предки »// В.О.Ключевский, *Сочинения в восьми томах*, Том XII, *Исследования. Рецензии. Речи. (1866-1890)*, Москва, Издательство социально-экономической литературы, 1959 : *Songeant toute sa vie à la « mode européenne » et aux mœurs éclairés, il tenta de faire sienne cette société étrangère et n'aboutit qu'à se retrouver étranger parmi les siens. En Europe, on le considérait comme un tatar déguisé en européen ; aux yeux des Russes, il passait pour un Français né en Russie.*

presque totale acculturation de la classe dirigeante provoqua un décalage significatif entre la noblesse « cultivée » et le reste de la société russe, surtout la paysannerie. Ce fossé culturel et identitaire fut, vers la fin du XVIII^e siècle, d'une grande ampleur, et il trouva son expression dans la littérature de l'époque. Ainsi, en 1790, dans le *Voyage de Saint-Pétersbourg à Moscou*, Alexandre Radichtchev montra-t-il le fossé qui séparait la paysannerie écrasée par le poids du servage de l'élite dérussifiée et pervertie par l'occidentalisation⁴⁹. Plus tard, en 1826, Alexandre Griboïedov publia son *Voyage à la campagne* où il décrivait, entre autres, cette scène de chants champêtres dont un groupe de nobles est le spectateur :

Прислонясь к дереву, я с голосистых певцов невольно свел глаза на самих слушателей-наблюдателей, тот поврежденный класс полуевропейцев, к которому и я принадлежу. Им казалось дико все, что слышали, что видели: их сердцам эти звуки невняты, эти наряды для них странны. Каким черным волшебством сделались мы чужие между своими! Финны и тунгусы скорее приемлются в наше собратство, становятся выше нас, делаются нам образцами, а народ единокровный, наш народ разрознен с нами, и навеки!⁵⁰

Au début du XIX^e siècle, Fedor Rastophine fit publier quelques écrits – récits et essais – comme « Ah, les Français ! » (« Ох, французы ! »)⁵¹, empreints d'un esprit de satire de la francomanie de la noblesse russe oublieuse des traditions ancestrales et authentiques de son pays.

Cet état de choses se poursuivit jusqu'aux années 1810, et plus précisément jusqu'aux guerres napoléoniennes. En 1812, la nation russe entière fut emportée par un élan libérateur. Tous les Russes, qu'ils fussent de simples paysans ou des propriétaires fonciers, des représentants de la noblesse ou des roturiers, riches ou pauvres, tous animés d'un sentiment patriotique, rejoignirent l'armée régulière ou les détachements de milice populaire ; de nombreux nobles russes prirent alors part aux batailles et pourchassèrent l'envahisseur français jusqu'en Europe, en France. La campagne napoléonienne eut un double impact sur la mentalité de ces nobles officiers russes élevés dans la philosophie des Lumières et nourris des lettres du pays dont ils parcouraient les étendues, armes à la main. Elle renforça leur sentiment patriotique et leur fit découvrir la triste réalité : la Russie était le seul pays d'Europe dont la propre classe

⁴⁹ Marie-Pierre Rey, *op. cit.*, p. 124.

⁵⁰ *Je m'adossai à l'arbre ; mon attention passa malgré moi des chants vibrants de la chorale à l'observation des spectateurs eux-mêmes, cette classe désaxée de semi-européens à laquelle j'appartiens. Tout ce qu'ils voyaient et entendaient leur semblait saugrenu : ces sons étaient incompréhensibles à leur cœur, ces tenues étaient étranges. Diable ! Comme nous étions devenus étrangers chez nous ! Finnois et Toungouses s'intégreraient plus vite dans notre confrérie, ils nous dépasseraient et nous serviraient d'exemples, alors que notre propre peuple, notre peuple de souche, nous est complètement détaché, et pour de bon !*

⁵¹ Ф.В. Ростопчин, *Ох, французы!*, Составление, вступительная статья и примечания Г.Д. Овчинникова, Москва, «Русская книга», 1992.

dirigeante méconnût et méprisât la langue et la culture, pourtant riches et diversifiées. Klioutchevski commente cette évolution des mentalités : « С этой минуты они круто и прямо повернулись лицом к русской действительности, к которой отцы старались поставить их спиной, как стояли сами. Отцы не знали ее и игнорировали; дети продолжали ее не знать, но перестали игнорировать»⁵². Ce changement – un véritable bouleversement – marqua un tournant décisif dans la manière dont les représentants des cercles nobiliaires russes abordaient désormais la réalité et la culture de leur propre pays. Quelques générations aristocratiques se succédèrent, certes, avant que le changement de la tradition éducative ne fût devenu effectif et que cet état de choses ne fût inversé ou du moins modifié mais on peut dire, qu’au moment où Ivan Tourguéniev vit le jour, ce processus était amorcé.

Les racines familiales, une fierté pour l’écrivain

Les cinq premières années de la vie d’Ivan Tourguéniev se déroulèrent dans la province russe : de 1818 à 1821, principalement à Orel, ville de sa naissance, et de 1821 jusqu’en 1822, dans le domaine familial de Spasskoïé-Loutovinovo, dans le gouvernement d’Orel. Ces premières années de sa vie, si importantes pour le développement de la personnalité de tout être humain, se passèrent dans un cercle familial dont nous essayerons de saisir les contours dans l’espoir d’entrevoir quelles furent les conditions dans lesquelles se forma la matrice identitaire du futur écrivain.

Tant du côté paternel que maternel, Ivan Tourguéniev était issu de ces cercles nobiliaires qui vécurent à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle les profondes transformations dont il était question plus haut. Il ne s’agit pas d’une famille issue de la vieille aristocratie, dont les origines remontent aux temps de la création du premier État russe, mais tout de même d’une vieille lignée dont les titres de noblesse furent acquis grâce à de bons et loyaux services rendus aux princes et souverains russes.

Les racines de la famille paternelle de Tourguéniev plongent au milieu du XV^e siècle, lorsque le mirza tatar Lev Tourguen prêta allégeance à Vassili II dit l’Aveugle (1425 –1462) et embrassa la foi orthodoxe en recevant pour nom de baptême Ivan. Comme le relate, dans le premier chapitre de son livre consacré à Tourguéniev⁵³, Nikolaï Goutiar, l’un des premiers biographes de l’auteur des *Mémoires d’un chasseur*, il existait dans la famille de l’écrivain une

⁵² В.О. Ключевский, *op. cit.* : *A partir de ce moment-là, ils affrontèrent témérairement la réalité russe en face, cette réalité à laquelle leurs pères avaient tenté de leur faire tourner le dos en résistant eux-mêmes. Les pères ne la connaissaient pas et la niaient ; les enfants continuèrent à ne pas la connaître, mais cessèrent de la nier.*

⁵³ Н.М. Гутьяр, « Предки И.С.Тургенева »// Гутьяр Н.М., *op.cit.*, с. 1-18.

légende familiale, version sans doute quelque peu enjolivée de la vraie histoire. D'après celle-ci, le grand prince Vassili II en personne fut le parrain de Lev Tourguen, et ce dernier reçut en cadeau, de la part de son nouveau souverain, de vastes terres dans la région de Kalouga⁵⁴.

Les descendants des différentes générations de Lev Tourguen servirent tous fidèlement les tsars russes. « Почти во всех крупных событиях, совершавшихся в нашем отечестве со времен Грозного, мы можем найти имена предков Ивана Сергеевича »⁵⁵, dit Goutiar à ce propos. Dans son livre, il donne également la description du blason familial des Tourguéniev que nous citons ici à notre tour :

Под рыцарским, лазуревого цвета с золотым подбоем, наметом, увенчанным шлемом с обыкновенною золотою дворянскою короной, осеняемою тремя страусовыми перьями, поставлен щит, разделенный на четыре равные части, из коих в нижней половине в левой части в голубом поле золотая звезда, из Золотой Орды происхождение рода Тургуневых показующая, над коею серебряная рогатая луна, означающая прежний магометанский закон; а над сею частию, в верхней половине на левой части, в серебряном поле, парящий с распростертыми крыльями и как бы отлетающий от луны орел, смотрящий вверх, - означает удаление от магометанства и воспарение к свету христианской веры. В той же верхней половине на правой части в красном поле обнаженный с золотую рукояткою меч – в воспоминание кровавого заклания страдальца Петра Никитича Тургунева от Гришки Отрепьева самозванца за безбоязненное обличение его; в нижней половине на правой части в золотом поле готовый, оседланный бегущий по зеленому лугу конь, показующий всегдашнюю роду Тургуневых готовность и ревность к службе государю и отечеству.⁵⁶

À la lecture de cette description, un épisode de l'enfance de Tourguéniev vient à l'esprit, celui que l'écrivain conta dans une de ses lettres, en 1840, à ses amis Mikhaïl Bakounine et Alexandre Efremov : lorsqu'Ivan avait 7 ou 8 ans, il s'introduisit en pleine nuit, avec l'un de ses camarades serfs, Léon Sérébriakov, dans la bibliothèque familiale où ils déroberent chacun un livre. Celui de Tourguéniev était *Emblèmes et symboles choisis et traduits en langues russe, latine,*

⁵⁴ *Ibid.*, c. 4, 5.

⁵⁵ *Ibid.*, c. 6 : *Dans la quasi-totalité des grands événements qui se sont produits dans notre patrie depuis l'époque d'Ivan le Terrible on peut retrouver les noms des ancêtres d'Ivan Sergueievitch.*

⁵⁶ *Ibid.*, c. 2 : *En-dessous d'une armure de couleur azur sur empiètement empiètement doré surmontée d'un casque avec couronne dorée et coiffée de trois plumes d'autruche, est placé un bouclier divisé en quatre parties égales ; dans la partie inférieure gauche, sur fond de ciel azuré, une étoile dorée, symbole de la Horde d'Or, origine de la famille Tourguéniev, surmontée d'un croissant de lune argenté, signe de l'ancienne loi de Mahomet ; dans la partie supérieure, à gauche, sur fond blanc argenté, un aigle plane, ailes déployées, comme venant de la lune et regardant vers le haut, symbole de l'éloignement des préceptes de Mahomet et de la lévitation vers le monde de la foi chrétienne. En-haut, à droite, sur fond rouge, une épée au manche doré, souvenir du martyr de Pierre Nikititch Tourguéniev égorgé par l'imposteur Grishka Otrépiev pour l'avoir témérairement accusé ; en bas, à droite, sur fond doré, un cheval sellé, galopant dans un pré vert, symbole de l'empressement et de la détermination des Tourguéniev depuis toujours à servir leur maître et leur patrie.*

française, allemande et anglaise, édité en 1788 par Nestor Ambodic. L'écrivain raconte à quel point ce livre frappa son imagination à l'époque :

Целый день я перелистывал мою книжищу и лег спать с целым миром смутных образов в голове. Я позабыл многие эмблемы; помню, напр.: «Рыкающий лев» - знаменует великую силу; «Арап, едущий на единороге» - знаменует коварный умысел (почему?) и прочее. Досталось же мне ночью! единороги, арапы, цари, солнцы, пирамиды, мечи, змеи вихрем крутились в моей бедной головушке; я сам попадал в эмблемы, сам «знаменовал» - освещался солнцем, повергался в мрак, сидел в яме, сидел в облаках, сидел на колоколне и со всем моим сидением, лежанием, беганием и стоянием чуть не схватил горячки. Человек пришел меня будить, а я чуть-чуть его не спросил: «Ты что за эмблема? ». С тех пор я бегал «Книги эмблем» пуще черта; и даже в прошлом году, бывши в Спасском, взял ее в руки с содраганием.⁵⁷

Cet épisode marquant pour Tourguéniev réapparaît dans une de ses œuvres plusieurs années plus tard : petit, Fedor Lavretski, le personnage principal du *Nid des gentilshommes*, lisait avec la même fascination malade le *Livre des emblèmes*. Ce fait mémorable explique sans doute pourquoi Tourguéniev regardait toujours d'un œil curieux tout emblème qu'il lui arrivait de voir dans sa vie, et on peut facilement imaginer que le spectacle des armoiries familiales devait susciter chez lui une émotion toute particulière.

Lignée de gentilshommes fidèles aux traditions – des générations entières de cette famille (dont le grand-père de Tourguéniev, Nikolaï, son père Sergueï, son oncle Nikolaï et son frère, Nikolaï lui aussi) firent une carrière militaire -, les Tourguéniev furent toujours fiers de leurs origines et tenaient aux légendes qui entouraient leur nom. Ivan Tourguéniev ne faisait pas figure d'exception et s'intéressait de près, selon Nikolaï Goutiar, à l'histoire de la famille⁵⁸. Contemporain de Tourguéniev, Goutiar raconte également que celui qui visitait la maison de Spasskoïé du vivant de l'écrivain pouvait apercevoir dans une des pièces, en dessous du portrait de Sergueï Tourguéniev, le père de l'écrivain, un arbre généalogique mentionnant tous ses ancêtres. Tourguéniev connaissait bien ses origines et l'histoire de sa famille. Nikolaï Goutiar

⁵⁷ Lettre à M. Bakounine et à A. Efrémov, 3 (15) septembre 1840, Marienbad : *J'ai feuilleté mon gros livre toute la journée, et au moment du coucher, ma tête était remplie de tout une farandole d'images floues. J'ai oublié beaucoup d'emblèmes mais je me souviens, par exemple, du « Lion rugissant » qui signifiait « la grande force », du « Noir montant une licorne » qui signifiait une « intention perfide » (pourquoi donc ?), etc. J'ai passé une nuit abominable ! des licornes, des noirs, des tsars, des soleils, des pyramides, des glaives, des serpents grouillaient dans ma tête tel un tourbillon ; je faisais partie des emblèmes et moi aussi, je « signifiais » quelque chose – j'étais tantôt illuminé par le soleil, tantôt étai plongé dans l'obscurité, je me voyai perché sur un arbre, assis au fond d'un trou, installé sur un nuage, au sommet d'un beffroi ; toutes ces images et postures ont failli me filer une fièvre. Lorsque le valet est venu me réveiller, j'ai failli lui demander : « Et toi, tu es quel emblème ? » Depuis, j'ai fui le « Livre des emblèmes » comme la peste ; et même l'année dernière, de passage à Spasskoïé, j'ai tressailli en prenant ce livre dans mes mains.*

⁵⁸ Гутьяр Н.М., *op. cit.*, с. 3, 4.

fait judicieusement remarquer à ce sujet : « Из своей генеалогии Иван Сергеевич нагляднее убеждался, теплее чувствовал, как сам он крепко связан через своих предков с многоразличными знаменательными моментами родной старины и давно прошедшей и свежей еще в памяти живых поколений »⁵⁹. On ne peut que lui donner raison.

Les origines de la famille Loutouvinov remontent à la fin du XV^e siècle également. Dans l'article consacré à Varvara Tourguénieva-Loutouvinova⁶⁰, Tamara Zviguilsky retrace l'histoire de la lignée maternelle de l'écrivain qui descend des seigneurs lithuaniens. Le premier à porter le nom des Loutouvinov, Ivan, aurait reçu le hameau de Spasskoïé en don du tsar Ivan le Terrible en échange de services rendus. C'est ce que mentionne la description du blason de la famille Loutouvinov en tout cas⁶¹. Les descendants d'Ivan Loutouvinov continuèrent l'œuvre de leur ancêtre, servirent fidèlement le tsar et le pays et reçurent en échange, parcelle par parcelle, les terres entourant Spasskoïé. Il n'est donc pas étonnant qu'à partir de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, le village ait fini par porter le double nom de Spasskoïé-Loutouvinovo, comme preuve de son appartenance ancestrale aux Loutouvinov⁶² ; ces derniers devaient certainement considérer Spasskoïé comme leur nid et leur propriété à part entière puisque, autant que l'on puisse en juger par les divers témoignages, documentaires ou autres, les Loutouvinov s'y comportèrent toujours en maîtres absolus ; c'était leur royaume, où ils étaient libres de faire la loi comme bon leur semblait. Plusieurs faits se rapportant à des périodes différentes de l'histoire de la famille Loutouvinov et restés gravés dans la chronique familiale l'attestent amplement : c'est le cas de l'expédition punitive qui fut organisée par Piotr Loutouvinov, le grand-père d'Ivan Tourguéniev, contre les paysans rebelles, lors de laquelle une quinzaine de personnes furent tuées⁶³. Citons encore les différents récits relatant l'arbitraire que Varvara Tourguénieva-Loutouvinova fit régner sur ses terres après le décès de son mari et jusqu'à la fin de sa vie.

⁵⁹ *Ibid.*, c. 4 : *A partir de sa propre généalogie Ivan Tourguéniev put intégrer concrètement et ressentir au plus près son profond enracinement personnel, par le biais de ses aïeux, dans les multiples et célèbres épisodes de l'histoire de son pays, à la fois très ancienne et toujours bien vivante dans la mémoire de la descendance.*

⁶⁰ Tamara Zviguilsky, « Varvara Pétrovna Loutouvinova (1788-1850), mère de l'écrivain », *Cahiers Ivan Tourguéniev, Pauline Viardot et Maria Malibran, Tourguéniev et la France*, sous la direction de A. Zviguilsky (Paris), 1977, N°4, p. 43-70.

⁶¹ *Ibid.*, p. 43.

⁶² Selon les informations obtenues auprès du musée de Spasskoïé-Loutouvinovo (ФГБУК "Государственный мемориальный и природный музей-заповедник И.С.Тургенева "Спасское-Лутовиново"), le double nom du village est mentionné pour la première fois dans les « Remarques d'ordre économique au Registre général du partage des terres » du 1778-1781.

⁶³ Tamara Zviguilsky, *op. cit.*, p. 45.

Varvara Loutovinova, une mère attachée aux valeurs européennes

Varvara Loutovinova avait six ans de plus que son mari, Sergueï Tourguéniev. Elle naquit le 30 décembre 1787 : « Капитанши вдовы Петра Иванова сына Лутовинова дочь Варвара. Воспреемниками были майор Иван Иванов сын Лутовинов, поручица Анна Иванова дочь Сергеева», dit l'inscription au registre de l'église de la Transfiguration du Sauveur à Spasskoïé-Loutovinovo⁶⁴.

La vie commença de manière peu plaisante pour cette jeune enfant, et elle lui fit rarement des cadeaux par la suite. Née deux mois à peine après la mort de son père, elle dut se battre pour se faire une place. Lorsque Varvara avait deux ans, sa mère se mit en couple, et quelque temps après se maria, avec Sergueï Somov, ancien cornette, propriétaire terrien du district de Kromski, veuf et père de deux filles déjà adultes. Ensemble ils eurent d'autres enfants, et Varvara se retrouva rapidement dans la situation d'une parente pauvre que l'on tolérait dans la maison uniquement parce qu'elle était l'héritière directe de son père, mineure de surcroît et dont on attendait la majorité pour s'en débarrasser. Manque d'amour, mauvais traitements, sévices : l'enfance de Varvara fut bien triste dans cette maison où elle était considérée comme un fardeau et une moins que rien⁶⁵ et où sa vie quotidienne s'apparentait à une véritable lutte pour la survie, dans laquelle elle ne pouvait compter que sur elle-même.

Quelle éducation put recevoir Varvara Loutovinova dans ces conditions ? Certains chercheurs – Henri Granjard⁶⁶, Tamara Zviguilsky⁶⁷ – la décrivent comme une personne très cultivée et ils citent en guise de preuve les différentes lettres de Varvara Tourguénieva-Loutovinova notamment. On sait que la mère d'Ivan Tourguéniev parlait le français, aimait lire, qu'elle fréquentait des hommes de lettres dont le célèbre Vassili Joukovski, poète et précepteur du futur tsar Alexandre I^{er}. Cependant, tous ces faits se rapportent à une époque bien postérieure à la période évoquée. Il y a effectivement peu de chances que Somov et sa femme – la mère de Varvara, dont celle-ci disait : « У меня не было матери, мать была мне как мачеха »⁶⁸ - aient

⁶⁴ Cité d'après Б.В. Богданов, « В.П.Лутовинова – мать писателя »// Спасский вестник, отв. ред. В.А. Громов, Гос. мемориальный и природный музей-заповедник И.С. Тургенева "Спасское-Лутовиново", Орел, 1993, с. 9 : *Varvara, fille de la veuve du capitaine Piotr Ivanov Loutovinov. Parrains : major Ivan Ivanov Loutovinov et veuve du lieutenant Anna Ivanova Serguéïeva.*

⁶⁵ Lire à ce sujet: Б.В. Богданов, « В.П.Лутовинова – мать писателя »// *op. cit.*, с. 9-29 et Zviguilsky Tamara, *op. cit.*, p. 43-70 ainsi que les souvenirs de la pupille de Varvara Tourguénieva-Loutovinova : Житова, В.Н. *op. cit.*, с. 30-75.

⁶⁶ Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, Institut d'études slaves de l'Université de Paris, Deuxième édition, 1866, p. 27, 28.

⁶⁷ Tamara Zviguilsky, *op. cit.*, p. 48.

⁶⁸ Cité d'après Б.В. Богданов, « В.П.Лутовинова – мать писателя », *op. cit.*, с. 11 : *Je n'ai pas eu de mère, la mienne a fait office de marâtre.*

cherché à investir dans l'éducation de leur fille mal-aimée. Précisément « investir », car, à l'époque des Lumières russe, les précepteurs coûtaient extrêmement cher. Dans « Histoire et psychologie : à propos de la noblesse russe au XVIII^e siècle », Michaël Confino a effectué le calcul de la dépense que représentait l'engagement d'un instituteur pour une famille de nobles à la fin du XVIII^e siècle :

Un instituteur privé de bas niveau (tel un perruquier français, par exemple, ou un *unterofizier* allemand) recevait vers la fin du XVIII^e siècle un salaire annuel de 300 roubles en plus de la nourriture et du logement. En considérant qu'au cours des années quatre-vingt-dix, la redevance (*obrok*) annuelle d'un serf s'élevait à 5 roubles, ce salaire représentait donc la redevance de 60 paysans. En admettant que les dépenses de chacun des membres de la famille du noble ne fussent pas inférieures à celles de l'instituteur qu'elle embauchait, et en estimant la grandeur moyenne d'une famille à 8 personnes, cela signifierait que les dépenses annuelles de la famille (le salaire de l'instituteur y compris) s'élevaient à 2700 roubles (et cela est un minimum dans le cas en question, puisque de nombreuses autres dépenses ne sont pas prises en considération). 2700 roubles : soit l'*obrok* de 540 paysans ! C'est dire que plus de 95 % des nobles n'avaient pas les moyens d'embaucher un précepteur de cette qualité, revenant 300 roubles par an seulement.⁶⁹

Nous ne savons pas combien de serfs possédait exactement Somov et donc s'il avait les moyens d'engager un précepteur, fût-il même peu qualifié, pour sa belle-fille. Toutefois, la probabilité est faible car, à l'époque mentionnée, peu nombreux étaient les nobles possédant des revenus suffisants pour cela : leur nombre s'élevait, d'après l'étude de Confino, à 2 % environ de toutes les familles appartenant aux cercles nobiliaires. Et même à supposer que Somov fit partie de cette couche privilégiée de la noblesse russe, il n'aurait vraisemblablement pas voulu accorder une telle faveur à un enfant, une fille de surcroît, qu'il n'aimait pas et qu'il avait du mal à supporter dans sa maison. À la lumière de ces considérations, nous ne pouvons qu'adhérer à l'opinion formulée par Boris Bogdanov au sujet de l'instruction reçue par Varvara Loutovinoва dans son enfance : « Конечно, в этих условиях не было и речи о хотя бы каком-нибудь воспитании и образовании. В те годы, когда религиозное воспитание считалось главным для девушки, Варвара Петровна не знала даже молитвы и не умела молиться. Что же до остального, то, вероятно, были случайные учителя, нерегулярные занятия и собственный интерес к книгам, к знанию »⁷⁰.

⁶⁹ Michaël Confino, « Histoire et psychologie : à propos de la noblesse russe au XVIII^e siècle », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 22^e année, N. 6, 1967, p. 1197-1198.

⁷⁰ Б.В. Богданов, « В.П. Лутовинова – мать писателя », *op. cit.*, с. 11 : *Evidemment, dans ces conditions, il n'était pas question de la moindre possibilité d'éducation ou de formation. À une époque où l'éducation religieuse était considérée comme fondamentale pour une jeune fille, Varvara Petrovna ignorait tout des rites et des prières.*

Rejetée par sa famille, Varvara passait beaucoup de temps avec les serfs qui travaillaient dans la maison de Somov : elle écoutait leurs conversations, leurs récits et leurs chansons, ce qui développa sa maîtrise de la langue russe telle qu'elle était parlée par le peuple. Plusieurs chercheurs, dont Boris Bogdanov, soulignent ce fait aujourd'hui : « На всю жизнь в ее языке сохранился образный строй живой народной речи, пересыпанной пословицами и поговорками, без боязни перед сочными выражениями, резавшими ухо салонным барышням»⁷¹. Henri Granjard en parle lui aussi dans le premier chapitre de son ouvrage sur Tourguéniev : selon lui, Varvara Tourguénieva-Loutovinoва « écrivait sa langue maternelle avec un talent très personnel et primesautier »⁷².

On peut dire que la langue russe avait une signification particulière pour elle mais pas dans le sens qu'on aurait pu imaginer. À tout jamais, le russe restera aux yeux de Varvara Loutovinoва la langue des serfs, la langue du peuple. Plus tard, elle ne la parlera qu'avec ses domestiques et c'est le français qui deviendra sa langue de communication avec toutes les autres personnes de son entourage.

Seule, haïe, exploitée, Varvara vécut dans la maison de son beau-père jusqu'à l'âge de seize ans. Puis, le harcèlement constant de Somov la contraignit à s'enfuir de la maison familiale pour trouver refuge à Spasskoïé, dans la maison de son oncle Ivan Loutovinov. Quoique « sévère et avare »⁷³, Ivan Loutovinov accueillit sa nièce et la protégea malgré les demandes insistantes de la mère de la fugueuse de renvoyer celle-ci dans la maison de Somov. À partir de ce moment, la vie de Varvara se transforma. Voilà la manière dont Boris Bogdanov décrit ce changement dans son article : « После захолустной кромской деревни, затрепанных платьев, окружения пьяных помещиков в Спасском-Лутовинове для молодой девушки открылась новая жизнь. Огромный дом, куда собирается уездная знать, балы, представления крепостного театра, библиотека с книгами на французском языке, множество дворовых слуг – словом, все те выгоды и преимущества, которые дают власть и богатство, сразу же почувствовала Варвара Петровна в доме дяди »⁷⁴.

Pour le reste, il y eut probablement quelques enseignants de passage, des leçons de temps à autres et un intérêt personnel pour les livres et le savoir.

⁷¹*Ibid.*, c. 11 : *Elle conserva toujours ce pittoresque langage populaire agrémenté de dictons, de proverbes et autres expressions savoureuses avec lesquelles elle se plaisait à heurter les oreilles des dames de salon.*

⁷² Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, *op. cit.*, p. 28.

⁷³ Tamara Zviguilsky, *op. cit.*, p. 45.

⁷⁴ Б.В. Богданов, « В.П. Лутовинова – мать писателя », *op. cit.*, c. 12 : *Après la bourgade de province, les robes usées et les hobereaux alcooliques, une nouvelle vie s'ouvrait à la jeune demoiselle à Spasskoïé-Loutovino. Une énorme demeure où se réunissait la noblesse du coin, les bals, les représentations des théâtres de serfs, une bibliothèque avec des livres en français, une multitude d'employés, en un mot, tous les atouts et les avantages que procurent le pouvoir et la richesse, voilà ce à quoi goûta immédiatement Varvara Petrovna dans la maison de son oncle.*

Varvara Loutovinova passa dix ans dans la maison de son oncle. Elle apprend beaucoup de cette nouvelle vie : Ivan Loutovinov était un propriétaire aussi avisé que riche et il gérait ses avoirs d'une main de maître. Varvara s'initia à l'économie d'une grande propriété, à son fonctionnement, sa gestion et sa comptabilité. Avec le temps, elle devint une aide précieuse pour son oncle qui plaça toute sa confiance en elle au point de faire d'elle son héritière.

En 1813, Ivan Loutovinov mourut. Après avoir réussi à évincer adroitement tous les autres prétendants à l'héritage de l'oncle, Varvara se retrouva à la tête d'une grande fortune, une des plus importantes de la région. Varvara Loutovinova avait alors vingt-six ans. La richesse lui apportait l'indépendance tant désirée, et elle sentit qu'elle pouvait enfin prendre sa revanche sur la vie qui ne l'avait pas gâtée dans sa jeunesse. Elle pouvait enfin envisager de fonder une famille. Après avoir profité, durant deux ans encore, de sa liberté et de sa fortune, elle se mit à la recherche d'un parti intéressant. C'est à ce moment-là qu'elle rencontra Sergueï Tourguéniev. Lorsqu'ils se marièrent en 1816, Varvara avait vingt-huit ans, elle était riche, indépendante, décidée à réussir sa vie.

Sergueï Tourguéniev, noble russe typique tourné vers la culture de la russité

La vie de Sergueï Tourguéniev avant son mariage semble avoir été bien moins agitée et moins riche en rebondissements que celle de sa femme Varvara. Malheureusement, nous avons aujourd'hui peu de sources concernant l'enfance et la jeunesse du père de l'écrivain, mais nous essayerons d'en deviner le caractère en nous fondant sur les études de deux biographes, connus et reconnus, de la famille Tourguéniev et qui ont consacré certains de leurs articles à la personnalité de Sergueï Tourguéniev : Nikolaï Tchernov⁷⁵ et Boris Bogdanov⁷⁶.

L'enfance de Sergueï Tourguéniev fut réglée au rythme des coutumes familiales et on peut dire qu'elle offrait un tableau typique de la vie d'un jeune noble de son temps. Né le 15 décembre 1793, Sergueï était le quatrième des huit enfants de Nikolaï Tourguéniev, enseigne à la retraite, et d'Elizaveta Tourguénieva, née Apoukhina⁷⁷. Ce dernier fait a son importance lorsqu'on sait que la grand-mère de Sergueï Tourguéniev, Ekaterina Apoukhina, était la fille d'Alexeï Skouratov, un des premiers explorateurs de l'Arctique, et connaissait la valeur d'une

⁷⁵ Н.М. Чернов, « Отец Тургенева и его судьба »// Чернов Н.М., *Провинциальный Тургенев*, Центрполиграф, Москва, 2003, с. 45-51.

⁷⁶ Boris Bogdanov, « Le père d'Ivan Tourguéniev, pour le bicentenaire de sa naissance », (Traduit du russe par François Fachez) dans *Cahiers de Ivan Tourguéniev, Pauline Viardot et Maria Malibran, Tourguéniev et l'Europe*, sous la direction de A. Zviguilsky, Paris, 1994, p. 217-226.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 217.

bonne instruction. La sœur aînée de Sergueï Tourguéniev, Ekaterina elle aussi, de treize ans plus âgée que son frère, passa une partie de son enfance chez sa grand-mère où elle put bénéficier d'une instruction et d'une éducation supérieures à la moyenne de l'époque⁷⁸. Les autres enfants Tourguéniev n'eurent pas cette chance mais, Ekaterina étant l'aînée, son influence fut importante sur ses frères et sœurs, y compris sur Sergueï Tourguéniev.

Dans son *curriculum vitae*, Sergueï Tourguéniev affirmait invariablement qu'il avait reçu une instruction à la maison – «имеет домашнее воспитание», «знает по-французски и по-немецки», «обучен истории, географии, математике»⁷⁹. Un programme traditionnel et tout à fait convenable pour un jeune noble de son époque.

Deux autres particularités aident à se faire une idée du parcours scolaire et éducatif de Sergueï Tourguéniev et de compléter ainsi son portrait. D'abord, sa belle écriture, « menue et précise », pour reprendre les termes de Boris Bogdanov qui en tire la conclusion que le père de l'écrivain fut habitué « dès son plus jeune âge, à exposer ses pensées par écrit », avant de développer davantage cette idée : « Si l'on compare les lettres de Sergueï Nicolaïévitch Tourguéniev à celles de sa mère et de ses frères, d'une écriture d'illettrés, on est contraint de penser que Sergueï occupait une position particulière dans la famille [...] »⁸⁰.

La seconde particularité de Sergueï Tourguéniev est sa passion pour Voltaire. En effet, s'il nous est impossible d'affirmer aujourd'hui que le père de l'écrivain fut un amateur de lecture, nous savons en revanche avec exactitude que son auteur préféré était effectivement Voltaire. « Ce n'est pas pour rien que Varvara Petrovna l'appelait Voltaire »⁸¹, remarque Bogdanov dans un article écrit à l'occasion du bicentenaire de la naissance du père de l'écrivain. « Parmi les livres qui nous sont parvenus, à ce jour, de la bibliothèque de Spasskoïé-Loutovinovo, seule une édition en français des œuvres de Voltaire conserve un *ex-libris* imprimé mentionnant : « Bibliothèque de Sergueï Nicolaïévitch Tourguéniev »⁸².

En 1810, lorsque Sergueï atteignit l'âge de seize ans, il intégra le régiment très privilégié des chevaliers-gardes au rang de « junker », le rang le plus bas auquel pouvait prétendre un jeune noble qui débutait dans l'armée. Ainsi, il poursuivit la tradition familiale des Tourguéniev. Il était toujours « junker » lorsque la guerre de 1812 éclata. « [...] avec son régiment, écrit à ce sujet Bogdanov, il rencontra les troupes de Napoléon à la frontière russe.

⁷⁸ Н.М. Чернов, *Провинциальный Тургенев*, *op. cit.*, с. 46.

⁷⁹ *Ibid.*, с. 47 : « a été éduqué par un précepteur », « connaît le français et l'allemand », « a suivi des cours d'histoire, de géographie, de mathématiques ».

⁸⁰ Boris Bogdanov, « Le père d'Ivan Tourguéniev, pour le bicentenaire de sa naissance », *op. cit.*, p. 219.

⁸¹ *Ibid.*

⁸² *Ibid.*

Le jeune « junker » n'entacha pas l'honneur de son nom »⁸³. En effet, Sergueï Tourguéniev participa à plusieurs batailles : celles de Vitebsk et de Smolensk, et surtout la bataille de Borodino, le 26 août 1812, lors de laquelle il se distingua particulièrement par son intrépidité et fut blessé⁸⁴. Après la bataille de Borodino, Sergueï Tourguéniev fut promu cornette, décoré de la croix de Saint-Georges et renvoyé chez lui le temps de guérir de sa blessure. Il ne rejoignit son régiment qu'après la victoire de la Russie sur les troupes napoléoniennes et traversa l'Europe avec le reste de l'armée russe. Allemagne, France – la campagne dura deux longues années durant lesquelles Sergueï Tourguéniev put découvrir par lui-même la civilisation européenne, celle de Voltaire et d'autres philosophes des Lumières que le XVIII^e siècle russe adorait en masse. Sergueï Tourguéniev revint en Russie avec le grade de lieutenant en 1815.

La guerre contre Napoléon fut pour la génération de Sergueï Tourguéniev – et en tout cas pour beaucoup d'officiers qui y prirent part – une sorte de thérapie de choc : elle mit à mal leur représentation du monde, l'idéal civilisé et éclairé qu'ils s'étaient formé de l'Europe par opposition à la Russie, sombre et barbare. Ceux qui, comme Sergueï Tourguéniev, vécurent la difficile retraite des troupes russes jusqu'à Borodino, découvrirent ou redécouvrirent le sentiment de la patrie et du patriotisme. Enfin, la découverte de l'Europe – la vraie – par les officiers russes, ces Russes francisés dont nous avons parlé au début de ce chapitre, transforma la vision du monde de beaucoup d'entre eux. Les quelques années que Sergueï Tourguéniev passa à la guerre transformèrent le jeune homme et lui permirent de gagner en maturité : lorsque les troupes napoléoniennes pénétrèrent en Russie, il avait dix-neuf ans et, à son retour de l'Europe, il en comptait trois de plus, trois années riches en événements, douloureux et enrichissants à la fois.

À son retour en Russie, Sergueï Tourguéniev reçut un long congé qui devait lui permettre, en plus de revoir les siens après une longue et épouvante campagne, d'acheter des chevaux de selle pour son régiment : une tâche importante, puisqu'elle devait lui assurer une promotion, mais qui pouvait aussi causer son déshonneur en cas d'échec. En rentrant chez lui, Sergueï Tourguéniev trouva sa famille appauvrie, presque au bord de la ruine : d'une fortune de 2 000 serfs que son père possédait au meilleur de son temps⁸⁵, il ne restait plus grand-chose, tout l'argent étant parti pour payer les frais liés aux différentes fonctions que Nikolai Tourguéniev avait occupées avant la guerre, aux études militaires coûteuses des fils Tourguéniev, au fonctionnement de la maison ; enfin, la guerre engloutit définitivement ce qui

⁸³ *Ibid.*

⁸⁴ *Ibid.*

⁸⁵ Н.М. Чернов, *Провинциальный Тургенев, op.cit.*, с. 46.

restait des modestes ressources des Tourguéniev. Sergueï, jeune et très bel officier, héros de la guerre, devint soudain le principal espoir de la famille de renouer avec sa dignité d'antan. Il devait se marier : trouver un parti intéressant paraissait la seule solution réaliste et efficace pour éviter le déshonneur de revenir au régiment sans avoir rempli sa mission. Le choix se porta rapidement sur Varvara Loutovinova, la riche propriétaire du village voisin de Spasskoïé, de six ans l'aînée de Sergueï, femme intelligente, pas très belle, mais sachant se montrer charmante. Le mariage eut lieu au début de l'année 1816, dans l'église de Spasskoïé. Le couple s'installa à Orel, dans une maison, aujourd'hui disparue, de la rue Borissoglebskaïa⁸⁶. C'est là que naquit, quelques mois plus tard, en novembre 1816, Nikolai, le premier fils de Varvara et de Sergueï. C'est là que, deux ans plus tard, vit le jour Ivan Tourguéniev. Les Tourguéniev eurent, au total, trois fils. Le dernier des garçons, Sergueï, vint au monde en 1821. Faible et maladif depuis sa naissance, handicapé depuis l'âge de deux ans, Sergueï mourut en 1837, à l'âge de seize ans.

Les époux Tourguéniev et leur rapport aux langues très différent

Quelle sorte de couple Varvara et Sergueï formaient-ils ? Et surtout, quel genre de parents étaient-ils pour leurs enfants ?

À l'époque où Sergueï Tourguéniev et Varvara Loutovinova se marièrent, les alliances d'intérêt furent courantes. Leur union se fit donc dans les meilleures traditions – ou presque – des pratiques matrimoniales russes du début du XIX^e siècle. « Presque », parce que ce mariage fit tout de même jaser les mauvaises langues⁸⁷, sans doute du fait des millions de la mariée et de la beauté de son fiancé dont on disait qu'il était un des plus beaux hommes de son époque⁸⁸.

Varvara Loutovinova aimait sincèrement son jeune époux : plus tard, bien après la mort de celui-ci, elle raconta, dans une de ses lettres à son fils la joie qu'elle avait toujours éprouvé de voir son mari franchir le seuil de sa porte⁸⁹. Sergueï Tourguéniev était pourtant loin d'être un mari idéal. Il n'aimait pas Varvara et tenait à son indépendance. Il prenait néanmoins au sérieux son rôle d'époux, tenait à respecter les convenances, savait se montrer attentionné malgré ses absences (ce n'est qu'en 1819 qu'il fut transféré au régiment de cuirassiers

⁸⁶ Tamara Zviguilsky, *op. cit.*, p. 47.

⁸⁷ Н.М. Чернов, *Провинциальный Тургенев*, *op. cit.*, с. 10.

⁸⁸ Voir à ce sujet de nombreux témoignages des contemporains de Sergueï Tourguéniev dont ceux d'Ivan Tourguéniev cités, notamment, par Bogdanov Boris, *op. cit.*, p. 222.

⁸⁹ Cité d'après Б.В. Богданов, « В.П. Лутовинова – мать писателя », *op. cit.*, с. 15 : *Plusieurs années plus tard, elle avoua à son fils qu'elle se sentait remplie de joie lorsque Sergueï Nikolaiévitch franchissait la porte.*

d'Ekaterinoslav, en garnison à Orel ce qui le rapprocha de sa famille ; avant cela, de 1816 à 1819, il passa sa vie entre Moscou et Orel). Boris Bogdanov, qui s'intéressa particulièrement au couple Tourguéniev, écrit à ce sujet : « Il sortait sa femme dans le monde, lui manifestait tous les signes d'attention indispensables et, pendant ses absences, il correspondait avec elle »⁹⁰.

Beau et, après son mariage, riche, Sergueï Tourguéniev était infidèle à sa femme et Varvara devait fermer les yeux sur beaucoup de choses. Il faut dire que son conjoint savait comment s'en défendre. Boris Bogdanov commente à ce propos : « Étant veuve, elle se souvenait, en écrivant à une de ses amies, comment feu son mari avait l'habitude de se justifier : « Je ne suis à elles que pour un instant, mais à toi je suis pour toujours ! »⁹¹

Sergueï Tourguéniev et Varvara Loutovinova faisaient partie d'un seul et même milieu, mais ils étaient profondément différents malgré cela et ils avaient, sur certains points, des approches différentes quant à l'éducation de leurs enfants. Cette différence ne découlait pas uniquement de l'écart d'âge qui les séparait, mais aussi et surtout de leur éducation et des expériences qu'ils avaient vécues, chacun de son côté, avant de se rencontrer.

Varvara Tourguénieva-Loutovinova, plus âgée que son époux, ne reçut pas une éducation adéquate à sa position, ainsi que nous l'avons vu plus haut. C'est grâce à son ambition et à sa volonté qu'elle réussit à combler les lacunes dans son instruction. Alors que, pendant les premières années de leur mariage, les Tourguéniev vivaient principalement à Orel, elle fut irrésistiblement attirée par le beau monde⁹², mais son manque d'éducation faisait obstacle à sa vie mondaine : « [...] там, в «свете», она на каждом шагу чувствовала свой плохой французский язык, несовершенство манер, неспособность поддерживать светскую беседу, судить о музыке, театре, за границе [...] »⁹³. Elle se fixa l'objectif de rattraper le temps perdu, de parfaire son français en multipliant notamment ses lectures en cette langue. C'est aussi à l'initiative de Varvara, désireuse de combler quelques lacunes de sa culture, que toute la famille effectua un long voyage en Europe en 1822-1823 : l'Allemagne, la Suisse mais surtout la France et sa grande capitale. Plus loin, dans un des chapitres ultérieurs, nous parlerons plus en détail de cette pérégrination européenne qui marqua une étape remarquable dans

⁹⁰ Boris Bogdanov, « Le père d'Ivan Tourguéniev, pour le bicentenaire de sa naissance », *op. cit.*, p. 222.

⁹¹ *Ibid.*

⁹² Il faut dire que, pendant et juste après la guerre de 1812, la ville d'Orel connut un véritable essor 'mondain' : la ville accueillit de nombreux réfugiés de renom en provenance des gouvernements occidentaux de l'Empire russe. L'intervention des troupes françaises et l'incendie de Moscou contraignirent de nombreux nobles de se rapprocher de leurs domaines familiaux. Nombreux s'attardèrent en ville plusieurs années après la fin de la guerre. Ainsi, selon Nikolai Tchernov, en 1823, on décomptait à Orel 156 maisons de nobles, un nombre important pour une ville de cette importance à l'époque (Чернов Н.М., *Провинциальный Тургенев*, *op. cit.*, c. 10).

⁹³ Б.В. Богданов, « В.П. Лутовинова – мать писателя », *op. cit.*, c. 16 : [...] là, dans « le monde », elle était constamment paralysée par sa faible maîtrise du français, son manque de manières, son incapacité à tenir une conversation mondaine, à discourir de musique, de théâtre, de l'étranger [...].

l'histoire familiale des Tourguéniev. Pour l'heure, nous nous limiterons à mentionner que la majeure partie de ce voyage se déroula à Paris où les Tourguéniev passèrent plusieurs mois en automne et en hiver 1822 et 1823. La France, la langue, la littérature et la culture de ce pays représentaient pour elle le sommet de la finesse et du bon goût. À contrepartie, elle rejetait tout ce qui avait trait à la culture russe. La langue russe n'était réservée, pour elle, qu'au peuple, qu'à la plèbe ; « [...] русский язык мне как кляп во рту [...] »⁹⁴, disait-elle parfois. Le fait de côtoyer, dans son enfance, les serfs et les gens du peuple développa son sens du russe, sa langue maternelle, qui était chez elle vivante et pittoresque mais ce n'est pas au peuple qu'elle voulait être associée. Ce qu'elle recherchait, c'est d'être acceptée par les cercles dont elle devait faire partie logiquement et de plein droit étant donné ses origines. Réintégrer les milieux nobiliaires, se faire accepter par ses pairs, représentait pour Varvara une sorte de revanche sur les aléas du destin. Et cela passait, pour elle, par le rejet de tout ce qui était barbare à ses yeux, et avant tout, de la culture et de la langue russes. Le français devint pour elle la langue de tous les jours : elle parlait français, elle écrivait en français – même son journal intime était rédigé dans cette langue.

Elle aimait lire, mais presque exclusivement en français : « Она любила читать, но к русской литературе относилась как к чтению второго сорта и ставила стихотворения третьеразрядного французского поэта Альфонса Карра выше, чем стихотворения А.С. Пушкина. Даже «Историю государства Российского» Н.М. Карамзина Варвара Петровна приобрела в переводе на французский язык »⁹⁵, commente à ce sujet Boris Bogdanov. On lisait peu les œuvres de langue russe dans la maison des Tourguéniev. Plus tard, en 1843, Tourguéniev dira dans son poème *Paracha* : « Российские стихи, российский квас/ Одну и ту же участь разделяют : в порядочных домах их не читают,/ А квас не пьют... »⁹⁶. La même approche se pratiquait également dans la maison des parents de l'écrivain, certainement sous l'influence des opinions de la mère de famille en la matière.

Du point de vue de l'appartenance culturelle, de son attitude envers les cultures russe et européenne, Varvara Loutovinoва se présente à nos yeux comme un pur produit du XVIII^e siècle, non pas par sa naissance mais plutôt par l'attitude qu'elle adoptait vis-à-vis de sa culture d'origine, attitude due au déroulement très particulier de son enfance et de sa jeunesse. Un jour,

⁹⁴ *Ibid.*, c. 25 : [...] la langue russe est comme un bâillon dans ma bouche [...].

⁹⁵ *Ibid.*, c. 19 : Elle aimait lire mais considérait la littérature russe comme une lecture de second ordre et plaçait les vers d'un piètre littérateur comme Alphonse Karr plus haut que ceux de A.S. Pouchkine. Même « l'Histoire de l'Etat Russe » de N.M. Karamzine, Varvara Petrovna avait préféré l'acquérir en traduction française.

⁹⁶ *La poésie russe, le kvas russe/ partagent un seul et même destin : dans les bonnes maisons on ne la lit pas,/ Et on ne boit pas de kvas...*

Tourguéniev dit : « [...] мать моя была женщиною, вполне вливавшуюся в форму XVIII-го и первых десятилетий XIX-го века »⁹⁷. Ces propos recueillis par Léonid Maïkov en 1880 confirment notre idée.

De ce point de vue, Sergueï Tourguéniev était très différent de sa femme. Ayant reçu une éducation, sinon brillante, du moins classique et structurée, suivant les traditions de son temps, il devait, en toute logique, faire partie de ces Russes francisés – « enfants naturels de la Russie, enfants abandonnés de la France »⁹⁸, pour reprendre l'expression de Vassili Klioutchevsky – dont il était question au début de ce chapitre et dont la Russie abondait à la fin du XVIII^e siècle. Cependant, au moment où Sergueï Tourguéniev naquit, en 1793, bien des choses changèrent dans la vie des jeunes nobles russes. La Révolution française de 1789 et les changements qu'elle entraîna dans la vie politique et sociale européenne y étaient pour quelque chose. Dans l'article cité ci-dessus, Vassili Klioutchevsky souligne au sujet de cette nouvelle génération venue au monde avec la Révolution ou après celle-ci : «Они наследовали многие из идей, убеждений, взглядов, привычек своих отцов, но не наследовали их вкусов, чувств и отношений к окружающему и не наследовали потому, что выросли и начали действовать под другими впечатлениями »⁹⁹. D'abord, un changement important s'opéra dans la manière dont les jeunes nobles russes étaient éduqués au tournant du XVIII^e et du XIX^e siècle. Après la Révolution de 1789, un grand nombre de Français vint s'installer en Russie : comtes, marquis, abbés, royalistes et catholiques. Ils se mirent à concurrencer leurs confrères, philosophes et démocrates dans l'âme, souvent athées, qui dominaient jusqu'alors le « marché de l'éducation » russe et à supplanter leurs idées libérales par des théories d'un tout autre genre :

Они поворотили мысль воспитываемого ими юношества к предметам, которыми пренебрегали их вольнодумные предшественники, к вопросам веры и нравственности; еще важнее было то, что они не ограничивались украшением и развитием ума своих питомцев, но влияли на их волю, пробуждали позыв к делу, к согласованию поступков с понятиями. Они не только поддержали, но и усилили в питомцах интерес к политическим вопросам, восставая против демократических понятий, какие предлагали педагоги старого, дореволюционного привоза.¹⁰⁰

⁹⁷ Cité d'après : *Письма В.П.Тургеневой к И.С.Тургеневу (1838-1844)*, Часть 1, публ. С.Л. Жидкова, В.А. Лукина// *И.С. Тургенев. Новые исследования и материалы*, отв. ред. Н.П. Генералова, В.А. Лукина, Альянс-Архео, Санкт-Петербург, 2009, с. 502 : [...] *ma mère était une femme totalement inscrite dans le XVIIIe et la première décennie du XIXe siècle.*

⁹⁸ В.О. Ключевский, *op. cit.*

⁹⁹ *Ibid.* : *Ils avaient hérité de nombreuses idées, convictions, opinions et habitudes de leurs ancêtres, mais n'avaient pu hériter de leurs goûts, de leurs sentiments et de leurs relations par rapport à l'environnement, tout simplement parce qu'ils avaient grandi et commencé à agir sous d'autres influences.*

¹⁰⁰ *Ibid.* : *Ils retournaient la pensée de la jeunesse qu'ils éduquaient vers des sujets que leurs prédécesseurs libertins avaient négligés, vers les questions relatives à la foi et à la morale ; fait plus important encore : ils ne se limitaient pas à embellir et à développer l'esprit de leurs pupilles, mais influençaient aussi leur volonté,*

Les guerres napoléoniennes achevèrent le changement amorcé par les idées nouvelles apportées par ces émigrés de la dernière vague ; elles donnèrent une forme concrète aux aspirations jusqu'alors un peu vagues. Témoins et participants des grands bouleversements entraînés par la guerre contre Napoléon, beaucoup de jeunes nobles russes rentrèrent chez eux, après avoir pourchassé l'armée française jusqu'en Europe, totalement transformés, comme nous l'avons déjà dit plus haut : conscients de leurs lacunes en matière de compréhension de ce qu'étaient la Russie, le peuple et la culture russes, ils aspiraient dorénavant à apprendre à les connaître, loin des idéaux des Lumières adorées et adulées par leurs parents.

Sergueï Tourguéniev faisait incontestablement partie de ces jeunes nobles, pas encore russifiés et débarrassés du lustre français d'une autre époque mais, à la différence de la génération qui les avait précédés, cherchant à comprendre et, dans la mesure du possible, à rejoindre le terreau culturel qui les avait vus naître. Cela se refléta dans sa manière d'éduquer ses enfants, en particulier en ce qui concerne l'apprentissage des langues étrangères mais aussi du russe.

On sait que Varvara Tourguénieva-Loutovinoïa avait tendance à privilégier les langues européennes, et surtout le français, dans sa vie de tous les jours ; il est donc plus que probable qu'il fut important à ses yeux que ses fils parlent et écrivent couramment le français. Henri Granjard le souligne d'ailleurs dans *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps* : « Varvara Petrovna, qui forçait sa fille adoptive à prier le Dieu orthodoxe dans la langue de Bossuet, s'en tenait strictement à la tradition culturelle de la noblesse »¹⁰¹. Sergueï Tourguéniev, quant à lui, semble avoir eu une approche différente en ce qui concerne l'apprentissage des langues par ses enfants : sans nier l'importance d'une bonne maîtrise des langues européennes – du français et de l'allemand – pour un jeune noble de son époque, il n'en tint pas moins à mettre l'accent sur l'exercice de la langue maternelle par les garçons. En guise de preuve, citons cet extrait d'une des lettres de Sergueï Tourguéniev à son fils aîné Nikolaï, dans lequel il réprimande ses fils de ne lui écrire que rarement en russe :

stimulaient leur envie d'action et de mise en harmonie des actes et des idées. Non seulement ils soutenaient, mais ils renforçaient l'intérêt de leurs élèves pour les questions politiques, en s'insurgeant contre les concepts démocratiques présentés par les pédagogues étrangers de l'ancienne génération, celle d'avant la révolution.

¹⁰¹ Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, op. cit., p. 46.

Вы все мне пишете по-французски или по-немецки – а за что пренебрегаете наш природный – если вы в оном очень слабы, - это меня очень удивляет. Пора! Пора! Уметь хорошо не только на словах, но на письме об'ясняться по руски – это необходимо.¹⁰²

Et il demande aux garçons de tenir un journal rédigé tous les jours dans une langue différente : un jour en français, un autre en allemand, et encore un autre jour en russe, mettant ainsi le russe sur un pied d'égalité avec les autres langues, ou même plus : car dans une autre lettre de Sergueï Tourguéniev, nous pouvons lire les lignes suivantes : « Mes compétences dans le domaine de notre langue ne signifient pas grand-chose, mais elles me permettent, tout de même, de me rendre compte à quel point notre langue est avantagée et expressive en comparaison du français »¹⁰³. Cette attitude envers le russe est relativement inhabituelle pour l'époque ; elle est également extrêmement intéressante car elle démontre que l'apprentissage de la langue russe par les enfants Tourguéniev n'était pas dû au hasard ou à quelque caprice passager, une fantaisie de riche : il s'agissait d'un point très important dans l'éducation des enfants aux yeux du père de la famille.

On connaît l'opinion d'Ivan Tourguéniev quant à la langue russe et sa supériorité – au moins linguistique – par rapport au français : il s'est exprimé là-dessus à plusieurs reprises ; en 1859, dans une lettre à la comtesse Lambert, nous lisons :

Если Вам не тяжело писать на этом языке – пишите: Вы увидите, что хотя он не имеет бескостной гибкости французского языка – для выражения многих и лучших мыслей – он удивительно хорош по своей честной простоте и свободной силе.¹⁰⁴

Tourguéniev réitéra son conseil à son amie comtesse Lambert une année plus tard : dans une lettre datant du février 1860, il revint sur ce sujet et encouragea à nouveau la comtesse à écrire davantage en russe :

А знаете ли Вы, что Вы очень хорошо пишете по-русски? Не робейте только и решайтесь бить грамматику и синтаксис по носу – выйдет очень хорошо. То ли дело – возиться с этим молодым, свежим, неуклюжим, но здоровым языком. А французский язык, как неприятно-

¹⁰² Cité d'après M.K. Клеман, « Отец Тургенева в письмах к сыновьям »// *Тургеневский сборник* : [Статьи, воспоминания, неизданные письма], Тургеневское общество, ред. А.Ф. Кони, Петербург, 1921, с.135 : *Vous m'écrivez tous en français ou en allemand, et vous négligez votre propre langue. Je serais très étonné que vous soyez si faibles en russe. Dépêchez-vous ! Il faut non seulement s'exprimer correctement en russe, mais également savoir l'écrire.*

¹⁰³ Cité d'après Boris Bogdanov, « Le père d'Ivan Tourguéniev, pour le bicentenaire de sa naissance », *op. cit.*, p. 223.

¹⁰⁴ Lettre à E. Lambert, 12 (24) décembre 1859, Saint-Pétersbourg : *Si vous n'avez pas de difficulté à écrire dans cette langue, écrivez : vous verrez que, même si elle n'a pas la même souplesse que le français, la langue russe fait merveille par sa franche simplicité et la liberté de sa force pour exprimer toutes les meilleures pensées.*

предупредительный лакей, забегает Вам навстречу и иногда заставляет Вас говорить не совсем то, что Вы думаете, что гораздо хуже, чем если б он заставлял Вас говорить совсем не то, что Вы думаете.¹⁰⁵

En 1877, dans une des lettres adressées à Élisabeth Lvova, Tourguéniev conseille à sa correspondante de veiller à respecter la pureté de la langue russe dont la richesse est suffisante pour exprimer n'importe quelle pensée : « Берегите чистоту языка, как святыню », lui dit-il avant d'ajouter : « Никогда не употребляйте иностранных слов. Русский язык так богат и гибок, что нам нечего брать у тех, кто беднее нас »¹⁰⁶. Enfin, n'est-ce pas de la plume d'un grand admirateur – et fidèle serviteur¹⁰⁷ – de la langue russe que fut Ivan Tourguéniev toute sa vie, que sortit, en 1882, ce poème qui sonne comme une sorte de déclaration d'amour pour cette langue aussi belle que grande, à ses yeux :

Во дни сомнений, во дни тягостных раздумий о судьбах моей родины, — ты один мне поддержка и опора, о великий, могучий, правдивый и свободный русский язык! Не будь тебя — как не впасть в отчаяние при виде всего, что совершается дома? Но нельзя верить, чтобы такой язык не был дан великому народу!¹⁰⁸

« Langue russe » fut le dernier des poèmes en prose écrits par Tourguéniev entre 1878 et 1882 ; ce fut également une de ses dernières œuvres. Son contenu et le moment de son écriture lui confèrent une signification particulière. En effet, Ivan Tourguéniev écrivit ces quelques lignes en juin 1882, alors qu'il était déjà malade et écrivait peu. Il s'agit donc de quelques derniers propos que l'écrivain adressa à ses lecteurs, l'une des dernières pensées qu'il put et voulut formuler à leur attention, un des derniers sentiments auquel il tint à donner une forme littéraire. Ce fait apparaît comme hautement symbolique lorsque l'on sait que les thèmes abordés dans ce dernier poème furent depuis toujours son *credo*, une idée qui réapparaît à différents moments

¹⁰⁵ Lettre à E. Lambert, 16 (28) février 1860, Saint-Petersbourg : *Savez-vous que vous écrivez très bien en russe ? Lancez-vous et n'hésitez pas à vous jouer de la grammaire et de la syntaxe, le résultat sera parfait. Il faut de temps à autres titiller cette langue encore jeune, malhabile, maladroite, mais vigoureuse. Quant à la langue française, tel un laquais trop prévenant elle court à votre rencontre et vous pousse quelquefois à dire ce que vous ne pensez pas tout à fait, ce qui est bien pire qu'être forcé à dire le contraire de ce que vous pensez.*

¹⁰⁶ Lettre à E. Lvova, 10 (22) janvier 1877, Paris : *Vénérez la pureté de la langue comme une sainte relique. N'utilisez aucun mot étranger. La langue russe est assez riche et souple. A quoi bon s'approvisionner chez plus pauvre que soi ?*

¹⁰⁷ Tourguéniev écrivit et publia toujours et uniquement dans sa langue maternelle, le russe.

¹⁰⁸ *À l'heure du doute, lorsque, sombre, j'interroge le destin de ma patrie, tu es ma seule consolation, mon unique soutien, ô langue russe, grande, forte, libre et franche ! Sans toi, comment ne pas désespérer de ce qui se passe chez nous ? Mais il n'est pas possible de croire qu'une telle langue n'ait pas été donnée à un grand peuple ! Juin, 1882.*

de la vie de l'écrivain dans ses écrits littéraires et épistolaires¹⁰⁹. Le premier de ces thèmes concerne les vertus particulières de la langue russe, qui dépassent largement le cadre purement linguistique : il s'agit de sa liberté et de son authenticité – la langue russe « vraie et libre » et donc « grande » -, ne sont-ce pas les mêmes épithètes qui figurèrent déjà dans la lettre de l'écrivain adressée à la comtesse Lambert et citée ci-dessus ? Le second a trait à la Russie, aux Russes et leur destinée. Valentin Nedzvedski le formule de manière suivante dans son article «Le Poème d'Ivan Tourguéniev “La langue russe” et l'actuelle situation linguistique et culturelle de la Russie» («Стихотворение И.С.Тургенева «Русский язык» и нынешняя лингвокультурная ситуация в России») : « Дело в том, что свободный и правдивый и тем великий русский язык становится у Тургенева, по существу, *мерилом – критерием* самого русского народа в его *современном писателю* морально-нравственном состоянии. И, как следует из последней фразы стихотворения, народ русский признается в данном отношении явно уступающим собственному языку »¹¹⁰. Comme le démontre Valentin Nedzvedski un peu plus haut dans le même article, ce poème n'est pas une simple apologie à la langue russe, en tout cas pas dans le sens qu'on lui attribue la plupart du temps¹¹¹. Il exprime le sentiment de l'incohérence existant entre la grande et libre langue russe et le peuple appelé à la véhiculer. Ce fossé qui sépare les deux permet de mesurer l'ampleur de l'admiration que l'écrivain voue à la langue russe qui est, pour lui, plus qu'une langue.

Ivan Tourguéniev, en le sait, contribua largement à la diffusion des lettres russes en Occident tout au long de la seconde moitié du XIX^e siècle. Toute sa vie durant, il cultiva son sens et sa maîtrise de la langue russe, dont il connaissait véritablement la valeur. À la lumière de ce qui a été avancé plus haut, nous pouvons dire que la découverte de la grande signification de la langue russe commença pour Tourguéniev dans son enfance. Sergueï Tourguéniev réussit à transmettre à ses enfants – et en tout cas à son fils cadet — l'idée de l'importance que représente la maîtrise de sa langue maternelle pour un Russe. Ne maîtrisant pas parfaitement bien le russe – les nombreuses maladroites grammaticales que l'on trouve dans ses lettres en témoignent¹¹² – Sergueï Tourguéniev fut néanmoins le premier à sensibiliser ses fils à l'authenticité de la langue russe, et il fit tout pour donner à ses enfants le moyen d'acquérir les

¹⁰⁹ В.А. Недзведский, « Стихотворение И.С.Тургенева «Русский язык» и нынешняя лингвокультурная ситуация в России »// *Тургеневские чтения*, Том 4, составитель и научный руководитель Е.Г. Петраш, Москва, Русский путь, 2009, с. 11.

¹¹⁰ *Ibid.*, с. 11 : *Cette grande langue russe, libre et franche, devient chez Tourgueniev une sorte de critère, un point de repère, du peuple russe lui-même, dans son état moral, contemporain à l'écrivain. Et, comme il découle du dernier vers du poème, le peuple russe fait ostensiblement de grands écarts par rapport aux règles de sa propre langue.*

¹¹¹ *Ibid.*, с. 9.

¹¹² Voir М.К. Клеман, *op. cit.*, с.131-143.

connaissances de base en russe en engageant notamment des professeurs pour les leur enseigner et en les poussant constamment à aiguiser leur sens du russe. Aussi, pouvons-nous lire les lignes suivantes dans une lettre envoyée de Frankfurt à Nikolaï Tourguéniev, son fils aîné, en 1830 : « [...] прошу вас более писать по руски, а то я живо здесь совсем забуду рускую грамоту. Товарищ мой тоже по руски со мною мало говорит, хотя часто спорит о правилах языка, но мне мало верит, а потому положились на ваш суд, так как вы правила грамматики должны лучше моего знать »¹¹³. Et il leur pose plusieurs questions concernant l'emploi de certaines tournures grammaticales et lexicales en russe.

L'image des parents Tourguéniev aux prises avec les idées reçues

La très abondante littérature biographique relative à l'enfance et à l'adolescence d'Ivan Tourguéniev, véhicule beaucoup de clichés, parfois assez négatifs, concernant les parents de l'écrivain. Tourguéniev lui-même en est en partie responsable, car un certain nombre de faits biographiques que les chercheurs mentionnent dans leurs écrits sont tirés directement de ses œuvres. On peut difficilement leur donner tort dans la mesure où l'écrivain lui-même répéta souvent, en réponse aux demandes de la part des éditeurs de rédiger une biographie de lui ne fût-ce que succincte, qu'il fallait chercher l'histoire de sa vie dans ses œuvres¹¹⁴. Ainsi, dans une lettre à l'écrivain et traducteur Dominico Ciampoli, au printemps 1881, Tourguéniev dit : « Ma vie n'offre rien de saillant et ne saurait intéresser des lecteurs étrangers. Toute ma biographie est dans mes livres »¹¹⁵ ; il s'agit d'un exemple parmi d'autres de ses déclarations à ce sujet. Les biographes prirent ces propos au pied de la lettre et puisèrent abondamment dans les écrits de Tourguéniev. C'est ainsi que, dans de nombreux livres et articles qui parlent de la vie de l'écrivain, Varvara Loutovinova est représentée comme une *barynia* autoritaire qui sème l'arbitraire dans son domaine, à l'image de la vieille veuve despotique de « Moumou » ou encore à celle de la « sévère et courroucée » grand-mère de Pierre, personnage principal de « Pounine et Babourine », tandis que la figure de Sergueï Tourguéniev est vue à travers la figure

¹¹³ Cité d'après M.K. Клеман, *ibid.*, c.135, 136 : *Je vous demande d'écrire plus souvent en russe, sinon je vais bientôt oublier tout à fait la langue russe. Mon camarade me parle rarement en russe, lui aussi, ce qui ne l'empêche pas de tergiverser souvent sur les règles de la langue, mais comme il me fait peu confiance à ce sujet, nous avons décidé de nous en remettre à votre jugement car vous devez connaître les règles de la grammaire mieux que moi.*

¹¹⁴ К.К. Истомин, « "Старая манера" Тургенева (1834—1855 гг.): Опыт психологии творчества. I—IV »// *Известия Отделения русского языка и словесности Императорской Академии наук*, Санкт-Петербург, 1913, Т. XVIII, Кн. 2, с. 298.

¹¹⁵ Lettre à D. Ciampoli, 29 mars (10 avril) 1881, Paris.

de Piotr, le père du protagoniste de la nouvelle « Premier amour »¹¹⁶ : parent froid et distant, ne s'intéressant pas beaucoup à son fils Vladimir, sous les traits duquel Tourguéniev se représenta lui-même dans sa jeunesse. Varvara et Sergueï Tourguéniev servirent effectivement de prototypes à tous ces personnages, mais il serait mal avisé de réduire leur image à celle que l'on retrouve dans les nouvelles citées ci-dessus, car ce serait oublier un peu vite la méthode créatrice de Tourguéniev qui, afin de doter ses personnages d'un caractère bien saillant, recourait à un amalgame de plusieurs types qu'il lui avait été amené à rencontrer à l'un ou l'autre moment de sa vie. Nous dirions donc que oui, Varvara Loutovinova se comportait effectivement en maîtresse tyrannique et cruelle avec ses « sujets » – ses domestiques et ses serfs -, mais elle ne le fit pas toute sa vie durant. La plupart des faits relatifs à son comportement despotique se rapportent essentiellement aux dernières quinze années de sa vie, lorsque la solitude la poussa à la dérive, c'est-à-dire entre le milieu des années 1830 et l'année 1850 où elle mourut. Quant à Sergueï Tourguéniev, il était effectivement, nous l'avons mentionné un peu plus haut, un homme à femmes, et tout porte à croire que l'épisode décrit dans « Premier amour » eut effectivement lieu en été 1833¹¹⁷, mais il serait erroné de croire que son image se réduisait, pour Ivan Tourguéniev, à ces caractéristiques peu flatteuses. Les recherches de Mikhaïl Kléman, Boris Bogdanov et Nikolaï Tchernov démontrent d'ailleurs que ce portrait de père absent et indifférent ne correspond en rien à Sergueï Tourguéniev.

***Credo* éducatif des parents Tourguéniev : une approche traditionnelle et consciencieuse**

Les deux parents Tourguéniev comprenaient parfaitement bien la signification d'une bonne instruction : Varvara Tourguénieva-Loutovinova parce qu'elle n'avait pas pu en bénéficier dans son enfance et son mari parce que, au contraire, il avait pu en apprécier la valeur grâce à la manière, classique, dont il avait été élevé dans sa famille. Ils aimaient leurs enfants et cherchaient donc tous les deux à leur fournir la meilleure éducation qui soit. Élever les enfants dans les traditions nobiliaires, leur inculquer les valeurs propres à tout honnête homme, les armer de connaissances, d'aptitudes, mais aussi de manières que leur rang imposait – voici quelques directives qui déterminèrent la façon dont les parents Tourguéniev s'y prirent dans l'éducation de leurs enfants.

¹¹⁶ Selon le témoignage d'Anatoliï Polovtsev paru dans *Tsar-Kolokol* en 1887, Ivan Tourguéniev avouait que le sujet du *Premier Amour* lui avait été largement inspiré par un des épisodes de sa vie.

¹¹⁷ Voir à ce sujet l'article, en russe, de Nikolaï Tchernov « Первая любовь » (« Premier amour ») publié dans le magazine *Вопросы литературы* (*Questions littéraires*), N° 9, 1973.

Dans le livre intitulé *L'Éducation du noble russe (Как воспитывали русского дворянина)*¹¹⁸, Olga Mouraviova explique la manière dont les représentants des cercles nobiliaires russes de la fin du XVIII^e et de la première moitié du XIX^e siècle concevaient leur statut et leur rôle au sein de la société ; elle éclaire également la façon dont les valeurs véhiculées au sein de la noblesse russe étaient transmises d'une génération à l'autre. Conscients de faire partie d'une couche de population privilégiée de leur temps, les nobles russes estimaient que cette position exceptionnelle les chargeait également d'un certain nombre de responsabilités et de devoirs vis-à-vis de leur pays. Servir sa Patrie et son peuple – sur un champ de bataille ou au sein de l'appareil administratif – était à leurs yeux un juste retour des choses, un devoir sacré qui rimait avec l'honneur. Ce statut privilégié faisait également de tout noble un garant et un porteur des qualités morales telles que l'honnêteté, le courage et la loyauté. Le sens de l'honneur devait déterminer sa ligne de conduite en toute circonstance ; veiller à sa sauvegarde était une tâche de tous les instants, car la frontière entre l'honneur et le déshonneur était parfois mince. En cas de besoin, un gentilhomme russe devait être prêt à défendre son honneur armes à la main et ce malgré le fait que les duels étaient officiellement interdits. Les enfants des familles nobles assimilaient toutes ces valeurs dès leur plus jeune âge : progressivement, ils apprenaient à comprendre le statut qui était le leur, ils découvraient leur prédestination, ils intégraient la notion d'honneur et les différentes règles de conduite que celle-ci impliquait. Très tôt, les jeunes nobles devaient apprendre que les exigences envers les mieux lotis de ce monde étaient aussi les plus élevées – « noblesse oblige ». Rien n'était donc laissé au hasard dans le processus d'éducation d'un enfant issu d'une famille noble. On le préparait pour une vie digne et honnête orientée davantage vers l'accomplissement de son devoir – sacré – plutôt que vers la réussite sociale. Fournir à leurs enfants une bonne éducation était donc la chose la plus importante et une obligation directe de tous les parents.

Cette notion de « bonne éducation » comprenait trois choses essentiellement. Premièrement, une instruction la plus brillante possible, dans la mesure des moyens dont chaque famille disposait bien sûr, car engager un bon précepteur, nous l'avons vu plus haut, revenait cher en ce début du XIX^e siècle. Deuxièmement, une bonne préparation physique, car beaucoup d'enfants nobles étaient destinés à rejoindre l'armée plus tard et devaient donc faire preuve de courage et d'endurance, savoir monter à cheval, tirer et nager. Et enfin une préparation à la vie mondaine, ce qui impliquait l'apprentissage du savoir-vivre : capacité d'entretenir une conversation sur les sujets les plus diversifiés, savoir se présenter sous son meilleur jour tant du

¹¹⁸ О.С. Муравьева, *Как воспитывали русского дворянина*, Логос, Москва, 2000.

point de vue de l'apparence que des manières, irréprochables. Les Tourguéniev-Loutovinov ne faisaient certes pas partie de ces aristocrates de vieille souche dont les origines remontaient aux débuts de l'état russe. Néanmoins, comme toutes les familles de leur rang, ils firent leur maximum afin d'élever leurs enfants dans les meilleures traditions nobiliaires de leur temps.

Un programme d'éducation très chargé

Dès la naissance des garçons, les parents Tourguéniev n'épargnèrent ni temps ni argent pour fournir à leurs enfants la meilleure instruction possible et suivirent attentivement leurs progrès à tous les stades de leurs études, de la sortie du berceau et les premiers balbutiements jusqu'aux études universitaires. Comme cela a été souligné plus tôt, dès leur plus jeune âge, les enfants Tourguéniev furent initiés aux langues étrangères, mais aussi à l'histoire, à la géographie, aux lettres européennes, à la musique et à la peinture. Lorsqu'ils grandirent un peu et apprirent à lire, la lecture des magazines littéraires et des journaux devint leur tâche quotidienne. Les lettres des deux parents Tourguéniev – de Sergueï Tourguéniev à son fils aîné¹¹⁹ et de Varvara Loutovinoва à Ivan¹²⁰ - les seules qui soient parvenues jusqu'à nous – sont pleines de sollicitude concernant les études des enfants. Celles du père adressées à Nikolaï Tourguéniev, chronologiquement antérieures, car elles se rapportent aux années 1830 et 1834, reviennent régulièrement là-dessus : «Ты несумненно знаешь, сколь занимает меня твое учение, а потому в своих журналах за первое поставишь писать мне об оном, - то есть не просто «много учителя довольны, стараюсь помнить твои приказания», но напиши мне на каждый предмет особо [...] »¹²¹. Dans cette lettre datée d'août 1830, Sergueï Tourguéniev demande à son fils aîné de lui décrire en détail les matières vues en cours et les différentes activités proposées par les professeurs durant son absence (le père de famille se trouvait à Francfort pour les soins médicaux). Le père fait preuve de la même sollicitude dans d'autres lettres, ultérieures : dans celle envoyée de Moscou en février 1833, il se renseigne auprès de Nikolaï au sujet de différents cours que celui-ci suit à Saint-Pétersbourg, à l'École d'artillerie : il l'interroge au sujet des différents professeurs chargés de ces cours, des progrès que son fils

¹¹⁹ М.К. Клеман, *op. cit.*, с.131-145.

¹²⁰ *Письма В.П.Тургеневой к И.С.Тургеневу (1838-1844)*, Часть 1, публ. С.Л. Жидкова, В.А. Лукина// *И.С. Тургенев. Новые исследования и материалы*, отв. ред. Н.П. Генералова, В.А. Лукина, Альянс-Архео, Санкт-Петербург, 2009, с. 500-585.

¹²¹ Cité d'après М.К. Клеман, *op. cit.*, с.134 : *Tu sais sans doute à quel point tes cours m'intéressent ; je te demande donc d'en parler, dans tes lettres, en premier lieu ; non pas en disant simplement « mes professeurs sont bien contents de moi » ou encore « je tâche de suivre tes conseils » mais en décrivant en détail chaque cours.*

ainé fit en les suivant, etc.¹²² Il ne s'agit que de quelques exemples de questions que Sergueï Tourguéniev posait aux enfants dans sa correspondance, mais tout – le ton des lettres, les précisions qu'il demande à apporter à des informations dont il dispose déjà – montre que ces questionnements n'étaient pas inhabituels de sa part et portaient, au contraire, un caractère récurrent. Les lettres du père Tourguéniev à son fils Ivan ne nous parvinrent pas, mais tout porte à croire que Sergueï s'enquérât de la même façon des études et des progrès de son fils cadet : « К Ваничке на сей почте особо не пишу, впрочем вы не должны на сей счет делиться, мои письма относятся всегда на ваше общее лицо »¹²³, précise-t-il dans une de ses lettres.

L'investissement de Varvara Tourguénieva dans l'éducation et la formation des enfants fut également important. Le Département des manuscrits de l'Institut des lettres russes auprès de l'Académie des sciences de la Russie (la Maison Pouchkine) garde précieusement un document lui ayant appartenu: un petit cahier bleu contenant quelques notes personnelles. Parmi les extraits de livres lus et visiblement appréciés par Varvara, on trouve quelques lignes regroupées sous le titre *La Leçon après la prière (Урок после молитвы)* qui est une sorte de plan de cours sous forme d'une suite de questions/réponses à faire répéter et à faire apprendre par cœur au plus grand des garçons, Nikolaï : le tout est daté de l'année 1823, après le retour des Tourguéniev de leur grand voyage européen ; Nikolaï a alors sept ans, les deux autres garçons étaient sans doute considérés comme étant trop jeunes pour l'exercice. Les questions portent sur le nombre de mois dans l'année et leurs noms, les saisons, le nombre de semaines et de jours dans une année et dans un mois, les jours de la semaine, le nombre d'heures constituant une journée entière, la date de naissance de Nikolaï et son âge, son nom, son lieu de naissance et d'habitation, les prénoms et l'âge de ses frères, le nom des deux capitales russes, les villes que la famille avait visitées lors du voyage européen qui venait de s'achever, les noms des capitales des différents pays visités ainsi que le nom des fleuves qui traversent ces villes et ces pays, les noms des empereurs russe et français, etc.¹²⁴ Cette note met en lumière plusieurs choses : aussi bien la matière que Varvara Tourguénieva jugeait appropriée pour un petit garçon de l'âge de Nikolaï que la logique dans laquelle elle souhaitait que toutes ces informations soient assimilées par son fils – du plus simple au plus complexe. Ce document révèle la réflexion que la mère dut avoir menée afin d'établir ce programme d'apprentissage, ce qui montre également son investissement personnel dans la toute première formation de son enfant.

¹²² *Ibid.*, c.137.

¹²³ *Ibid.*, c.143 : *Je n'écris pas séparément à Ivan, cette fois-ci, mais vous devez considérer mes lettres comme étant adressées à vous deux à la fois.*

¹²⁴ Е.Н. Левина, «Из записной книжки В.П.Тургеневой»// *Спасский вестник*, №7, Орел, 2001, с. 90-98.

Ce cours n'était sans doute pas le seul que Varvara Tourguénieva donna à son fils, tout comme Nikolaï ne dut pas être le seul à bénéficier des talents et de l'attention pédagogiques de sa mère : il n'y a nul doute que le petit Ivan Tourguéniev suivit les cours de sa mère le moment venu.

La préparation physique des enfants ne fut pas non plus oubliée dans le programme d'éducation prévu par les parents Tourguéniev. Du temps de son service au sein l'armée russe, Sergueï Tourguéniev faisait partie des cercles d'officiers progressistes très au fait des dernières tendances éducatives, notamment des théories de Pestalozzi¹²⁵ qui prônait un développement harmonieux et progressif de la personnalité de l'enfant sans négliger la composante physique. Plus tard, lorsqu'en 1822-1823, les Tourguéniev firent leur premier voyage européen, Sergueï Tourguéniev prit le temps de faire un détour par la Suisse, en laissant toute sa tribu à Strasbourg, dans le but d'engager dans la patrie de Rousseau un bon précepteur pour les enfants âgés alors de sept (Nikolaï), cinq (Ivan) et un (Sergueï) ans. Boris Bogdanov parle de l'importance qui fut accordée à l'éducation physique des enfants dans la famille Tourguéniev : « On dressait les enfants à se lever à la sonnerie, à s'asperger d'eau froide, à nager, monter à cheval et tirer au fusil. »¹²⁶ Discipline stricte, développement intellectuel, physique et moral permanent – tels furent les préceptes d'éducation principaux adoptés par les Tourguéniev.

Enfin, les parents attachaient une importance particulière à la préparation des enfants à leur future vie sociale et mondaine, leur inculquant, par exemple, des règles de conduite admises dans leur milieu. Là encore, la correspondance de Sergueï Tourguéniev avec son fils aîné apporte un éclairage supplémentaire sur le sujet qui nous occupe : dans la lettre, déjà citée plus haut, du 14 février 1834, la veille de la fête de Pâques, il explique à Nikolaï la manière dont celui-ci doit s'y prendre pour présenter ses vœux à l'occasion de cette fête importante dans la tradition orthodoxe ; il parle des personnes auxquelles il lui convient de rendre visite, les gestes qu'il doit adopter en se présentant devant elles, les formules de politesse de circonstance à ne pas oublier.¹²⁷ Dans d'autres lettres, Sergueï Tourguéniev analyse les différents défauts par lesquels pêche parfois son fils¹²⁸ ou alors insiste sur l'importance d'avoir des habits toujours propres et élégants en toute circonstance¹²⁹.

Les quelques lettres de Sergueï Tourguéniev adressées à son fils Nikolaï sont malheureusement les seules preuves documentaires que nous possédons aujourd'hui et qui éclairent la manière dont les préceptes éducatifs propres aux milieux nobiliaires du début du

¹²⁵ Boris Bogdanov, « Le père d'Ivan Tourguéniev, pour le bicentenaire de sa naissance », *op. cit.*, p. 223.

¹²⁶ *Ibid.*, p. 224.

¹²⁷ М.К. Клеман, *op. cit.*, c.138, 139.

¹²⁸ *Ibid.*, c.139, 142.

¹²⁹ *Ibid.*, c.137.

XIX^e siècle étaient mis en pratique chez les Tourguéniev. Les lettres de Varvara Loutovinova de la même période ne nous parvinrent malheureusement pas. Néanmoins, il est évident que Varvara soutenait son conjoint dans ses démarches de parent – elle qui n’avait pas pu bénéficier du même niveau d’éducation dans sa jeunesse, qui ressentait l’écart existant entre son niveau d’instruction et les exigences en la matière inhérentes à son milieu, elle qui passait beaucoup de temps à essayer de combler des lacunes dans ses connaissances et qui rêvait d’inculquer à ses enfants le goût de la mondanité qui lui manquait tant. Il ne faut pas non plus oublier le fait que pendant les premières années du mariage, Varvara Loutovinova fut pour ainsi dire seule à s’occuper des enfants : d’abord du petit Nikolaï, né en novembre 1816, ensuite également de Ivan, venu au monde en octobre 1818. Elle vécut, la plupart du temps, dans la ville d’Orel, se rendant de temps à autre à Spasskoïé. Pendant ce temps, Sergueï Tourguéniev, après avoir obtenu le grade de capitaine en second, devait assumer ses responsabilités au sein de sa division et partageait sa vie entre Moscou et Orel. Ce n’est qu’en 1819 qu’il fut transféré au régiment de cuirassiers d’Ekatérinoslavl, non loin d’Orel et donc près de sa famille. Il est possible que durant les trois premières années du mariage, il n’ait pas pu participer activement à l’éducation des enfants. Ceci étant dit, lorsqu’il obtint enfin le transfert souhaité, Nikolaï avait trois ans et Ivan seulement un an. Les usages de l’époque voulant que les toutes premières années d’un enfant, qu’il soit un garçon ou une fille, soient à la charge de la femme, il était tout à fait normal que, au début, Sergueï Tourguéniev se contentât de poursuivre sa carrière d’officier. Mais le moment venu, il se consacra à son rôle de père, et il le fit avec dévouement. À partir de ce moment, les époux Tourguéniev s’occupèrent de leurs enfants à deux.

Dans le cercle familial des Tourguéniev : quelques figures traditionnelles pour l’époque

Les parents Tourguéniev n’étaient pas seuls à veiller à l’éducation et à la qualité de l’instruction des enfants. À l’époque où la notion de la famille était très large – elle englobait un grand nombre de parents proches et éloignés : oncles, tantes, cousins, grands-parents, grands-tantes et grands-oncles – quel était le cercle familial qui entourait et encadrait les enfants Tourguéniev dès leur petite enfance ?

En 1821, devenu colonel, Sergueï Tourguéniev prit sa retraite et vint s’installer, pendant quelque temps, avec toute sa famille, à Spasskoïé-Loutovinovo. Le domaine devait offrir aux enfants un cadre parfait pour accompagner leurs jeux mais aussi leurs premiers apprentissages. Ce déménagement à la campagne ouvrait un nouveau chapitre dans la vie d’Ivan Tourguéniev, qui entretint une relation très particulière avec ce nid ancestral durant toute sa vie.

Dans le chapitre « L'Enfance rurale de Tourguéniev » (« Деревенское детство Тургенева ») du livre *Tourguéniev, le provincial (Провинциальный Тургенев)*, Nikolaï Tchernov retrace ce qu'il qualifie de « premier retour » d'Ivan Tourguéniev dans les pénates natales : « Самые ранние проблески памяти: солнце, яркая зелень, колёса вращаются по ступицу в воде перед самыми глазами. Переезжали брод. Вспоминает душную карету и себя на коленях у дядьки Павла»¹³⁰. Ce voyage eut lieu, vraisemblablement, au printemps de l'année 1821.

La maison et le domaine de Spasskoïé parurent gigantesques aux enfants. «У нас в деревне был (прежде, теперь сгорел) огромный дом. Нам, детям, казался он тогда целым городом»¹³¹, écrivit Tourguéniev plus tard, en septembre 1840, à ses amis Bakounine et Efremov, de Marienbad. Les chambres des enfants se trouvaient au premier étage tandis que le rez-de-chaussée était destiné aux pièces d'accueil ainsi qu'aux chambres d'amis et de parents. Les enfants ne pouvaient y accéder qu'accompagnés de leur *diad'ka*¹³².

Il existe, dans l'article déjà cité de Tamara Zviguilsky, une description de la maison de Spasskoïé et de son domaine. Dans la mesure où cette description laisse entrevoir le cadre de vie des Tourguéniev au début des années 1820, nous nous permettons de la citer dans son intégralité malgré sa relative longueur :

Les maîtres logeaient dans une maison à un étage, construite en bois de chêne. Dans l'aile droite se trouvaient le bureau du domaine de Spasskoïé et, dans l'aile gauche, la résidence des hôtes et des voyageurs. Derrière cette maison, il y avait, à proximité, des entrepôts, des caves à vin, des glaciers. À 300 mètres de là vivaient les gens de la maison, une soixantaine de familles, dont les membres, grands et petits, étaient tenus d'assurer le service des maîtres sous toutes ses formes. C'étaient les serruriers, les forgerons, les menuisiers, les jardiniers, les cuisiniers, les économes, les arpenteurs, les juristes, les commis, les secrétaires, les tailleurs, les cordonniers, les tapissiers, les décorateurs, les peintres en bâtiment, les carrossiers, les musiciens, les chanteurs, etc. Derrière la maison principale et toute l'aile gauche s'étendait un parc planté de tilleuls, de peupliers, de sorbiers, et de buissons fleuris. Il y avait des allées entières de rosiers parfumés ; on se servait de fleurs pour obtenir de l'eau de rose au moyen d'un alambic. Au centre du parc de tilleuls et de bouleaux, non loin d'un étang, avaient été installées deux serres en pierre. Outre des plantes tropicales, on trouvait là des abricotiers, des pêchers, des pruniers et des ceps de vigne et, dans une serre chaude, des ananas. Face aux serres, trois cents

¹³⁰ Н.М. Чернов, *Провинциальный Тургенев*, *op. cit.*, с. 52 : *Les plus lointains éclats de mémoire : le soleil, une verdure étincelante, des roues qui tournent dans l'eau devant mes yeux. On passait à gué. Il se souvient d'un carrosse étouffant et me revois sur les genoux de Pavel.*

¹³¹ Lettre à M. Bakounine et à A. Efrémov, 3 (15) septembre 1840, Marienbad : *À la campagne, nous avons une énorme maison (avant, elle a brûlé depuis). Elle nous semblait à l'époque, à nous autres, les enfants, être toute une ville.*

¹³² On appelait *diad'ka* (дядька) un domestique attaché à la personne d'un garçon dans les familles de nobles.

caisses à châssis vitré abritaient les pastèques, les melons, les concombres, les asperges, les artichauts, de la salade, du radis, etc. Tout le terrain de 3 hectares face aux serres était couvert de groseilles, de groseilles à maquereau, de framboises, de mûres, de fruits de toute sorte. On voyait des plates-bandes où poussaient des plantes odoriférantes et médicinales : de la sauge, de la menthe, de la rue, et d'autres plates-bandes où étaient disposés des pommiers et des poiriers greffés : leur culture était assurée par une école d'horticulture.¹³³

On sait par ailleurs que le domaine de Spasskoïé comprenait également un hospice, que Varvara Loutovinova avait créé pour les vieilles dames de la noblesse qui se trouvaient dans le besoin, ainsi qu'une pharmacie et une sorte d'hôpital – un asile pour vieillards – administré par un médecin et son adjoint. Il y avait, à Spasskoïé, un orchestre ; de temps à autre, on y improvisait également un spectacle : on crut d'ailleurs longtemps que les Tourguéniev possédaient un théâtre amateur, mais Nikolaï Tchernov nuance cette information : « В исследованиях, посвященных крепостным труппам в России, неизменно упоминается и "театр В.П.Тургеневой". Однако его наличие неоспоримо подтвердить не удалось. По всей вероятности, имелась не труппа, а несколько дворовых людей, обладавших способностью и навыками к сцене. Их занимали в домашних спектаклях, которые наряду с музыкой считались одной из традиций Спасского »¹³⁴.

Dans le département des manuscrits de la Bibliothèque nationale de la Fédération de Russie, on garde précieusement un document où figure une liste de distribution des rôles pour la pièce d'Alexandre Chakhovsky *Une dispute ou Deux Voisins* (*Ссора или Два соседа*). Le document, vraisemblablement rédigé par Varvara Tourguénieva-Loutovinova, était destiné à une pièce jouée à Spasskoïé en hiver 1822. Nikolaï Tchernov transmet le contenu de ce document qui permet d'établir l'identité des personnes qui séjournèrent à Spasskoïé à ce moment-là : « Обычная бытовая комедия во вкусе начала века: помещик Сутягин и его сын-юноша, сосед Вспышкин, у которого дочь, герой средних лет - "морской капитан Брустеров", слуги, няня и т.д. Роль помещика поручена, как видно из росписи, В.И. Губареву. Сосед Вспышкин - Н.Н. Тургенев. Виктор, сын Сутягина - Дмитрий Тургенев, младший брат Сергея Николаевича. Он умер в том же 1822 году, что позволяет определить дату спектакля. С.Н. Тургеневу отведена роль "морского капитана". Няня

¹³³ Tamara Zviguilsky, *op. cit.*, p. 47, 48.

¹³⁴ Н.М. Чернов, *Провинциальный Тургенев*, *op. cit.*, с. 55 : *Dans les études consacrées aux troupes théâtrales de serfs en Russie, le « Théâtre de Varvara Tourgueniev » est inmanquablement mentionné. Le fait manque toutefois encore de preuves irréfutables. Selon toute vraisemblance, il ne s'agissait pas d'une troupe, mais de quelques gens de maison doués pour l'art de la scène. Ils étaient engagés dans des spectacles familiaux qui, avec la musique, étaient une des traditions du domaine de Spasskoïé.*

Арефьевна - А.И. Логривова. Исполнительница главной героини не обозначена, естественно предположить, что эту роль хозяйка дома оставила для себя »¹³⁵.

Comme on le constate à la lecture de cette feuille de distribution des rôles, les Tourguéniev n'étaient pas seuls à passer les fêtes de Noël de 1822 à Spasskoïé. Les frères de Sergueï Tourguéniev étaient également de la partie. On sait que l'oncle Nikolaï vivait de manière quasi permanente à Spasskoïé depuis le mariage de Sergueï et de Varvara : ne possédant pas de fortune propre, il s'y était installé pour épauler les jeunes mariés dans la gestion de leur domaine, en particulier lorsque ceux-ci étaient absents de Spasskoïé, ce qui arriva assez souvent entre 1816 et 1821. Quant à Dimitri Tourguéniev, frère cadet de Sergueï, il dut rendre visite au couple Tourguéniev à l'occasion du réveillon. Une autre habitante permanente prit part à la fête : il s'agit d'Eudoxia Logrivova, née Goubareva, amie d'enfance de Varvara Loutovinova. Sans fortune, mais particulièrement dévouée à son amie, elle resta auprès d'elle durant plusieurs années et l'aida à s'occuper des enfants lorsque ceux-ci étaient petits. En signe de reconnaissance pour sa loyauté, Varvara offrit à Eudoxia un petit village avec cent serfs et se chargea d'organiser sa vie, c'est-à-dire de la marier. Eudoxia Logrivova et son mari séjournaient souvent et longuement à Spasskoïé. Voïn Goubarev, mentionné par Tchernov, était le frère d'Eudoxia.

Ceci nous donne une idée du cercle de personnes qui entourait les enfants Tourguéniev et qui participait à leur éveil et à leur éducation. Il est vrai que le rôle de certaines de ces personnes dans la vie et l'éducation du jeune Tourguéniev est difficile à évaluer en raison du peu de documentation que nous possédons aujourd'hui à leur sujet. C'est le cas notamment de Dimitri Tourguéniev, frère cadet du père de l'écrivain, dont les biographes de la famille ne rapportent que peu de choses : il ne fut jamais marié et mourut jeune. Sa présence dans la maison des Tourguéniev était sûrement plutôt occasionnelle, et dans la mesure où, au moment de sa mort, en 1822, le futur écrivain était extrêmement jeune, on peut supposer qu'il n'exerça pas une très grande influence sur le développement de la personnalité des enfants Tourguéniev. L'impact d'autres personnes mentionnées dans le document fut beaucoup plus important.

L'oncle Nikolaï Tourguéniev était celui qui influença sans doute le plus le futur écrivain dans son enfance. Frère cadet de Sergueï Tourguéniev, Nikolaï fit lui aussi une carrière militaire

¹³⁵ *Ibid.*, c. 55 : Une habituelle comédie de mœurs au goût de début de siècle : le petit propriétaire Soutiaguine et son jeune fils, le voisin Vspychkine et sa fille, un héros d'âge moyen « le capitaine au long cours B. », les domestiques, la bonne etc. Le rôle du propriétaire échu à N.N. Goubariev. N.N. Tourguéniev était le voisin Vspychkine. Viktor, le fils de Soutiaguine, était joué par Dimitri Tourguéniev, le frère cadet de Sergueï Tourguéniev. Il mourut cette même année 1822, ce qui permet de déterminer la date du spectacle. S.N. Tourguéniev jouait le rôle du « capitaine » et A.I. Logrivova celui de la bonne Arefievna. Le nom de l'héroïne principale n'est pas mentionné, mais on peut naturellement imaginer qu'il revenait à la maîtresse de maison.

qu'il commença en 1812 avec le grade de « junker » dans la division des chevaliers-gardes, tout comme son grand frère. Il démissionna de l'armée en 1816, dans le rang de capitaine en second. Une carrière courte – il ne servit dans l'armée que durant quatre ans -, mais pleine d'événements : Nikolaï Tourguéniev prit part, lui aussi, à la guerre de 1812, passa plusieurs mois en Europe, à Paris, et fut décoré¹³⁶. Le poète Athanase Feth, ami d'Ivan Tourguéniev, qui avait bien connu l'oncle aîné de l'écrivain, laissa dans ses *Souvenirs (Воспоминания)* quelques lignes qui permettent de se faire une idée de la personne de Nikolaï Tourguéniev. C'était un homme très fort physiquement et qui fit, en son temps, une très forte impression à Paris : « В Париже, в числе прочей молодежи, познакомился он и с англичанами, сильно тогда нахлынувшими в столицу мира. Уже в то время Тургенев отличался той физической силой, которую сохранил до старости. Посещая залу гимнастики, он в свою очередь стал вытягивать из стены машину, указывавшую по градусам силу каждого. Тургенев не только вытащил машину до последнего градуса, но совсем вырвал ее из стены. Англичане подхватили его на руки и понесли с триумфом »¹³⁷. L'homme bon et bienveillant, Nikolaï Tourguéniev avait aussi un esprit très conservateur et tenait aux traditions. Ceci se répercutait non seulement sur sa vision du monde, mais aussi sur sa manière de s'habiller, de parler, de construire ses relations avec les membres de sa famille et les paysans.

On peut observer un certain nombre de similitudes dans les parcours des deux frères Tourguéniev, Sergueï et Nikolaï : issus de la même famille et donc du même milieu, ils avaient sûrement reçu une éducation identique, ils firent ensuite une carrière militaire dans le régiment des chevaliers-gardes, participèrent à la guerre de 1812. Néanmoins, si Sergueï Tourguéniev connut, à son retour de l'Europe, une sorte de révélation patriotique dont nous avons parlé plus haut, tout porte à croire que son frère Nikolaï ne connut pas le même changement de mentalité. L'« homme d'un autre âge », dit Athanase Feth de lui ; Nikolaï Tourguéniev tenait aux traditions nobiliaires, il n'appartenait pas comme son frère à la génération de ces jeunes Russes francisés à la recherche de leur vraie identité culturelle.

¹³⁶ Р.Б. Заборова, « Тургенев и его дядя Н.Н.Тургенев »// *Тургеневский сборник: материалы к полному собранию сочинений и писем И.С.Тургенева*, Т. 3, Издательство «Наука», Ленинградское отделение, Ленинград, 1967, с. 221.

¹³⁷ А.А. Фет, *Воспоминания*, сост. А. Тархова, Правда, Москва, 1983. Cité d'après Фет А.А., *Moi souvenirs de la jeunesse parisienne, il fit connaissance avec des anglais, qui affluaient en masse à l'époque dans la Ville lumière. Tourguéniev se distinguait déjà alors par cette force physique qu'il conserva toute sa vie. Un jour qu'il se trouvait dans une salle de gymnastique, il se mit à tirer sur un appareil indiquant le niveau de force des sportifs sur une échelle graduée. Tourguéniev parvint non seulement à atteindre le niveau maximum, mais à complètement décrocher l'appareil du mur. Les anglais le soulevèrent et lui firent un triomphe.*

Après le mariage de Sergueï, Nikolaï se mit à la disposition des jeunes mariés pour les aider à gérer leurs multiples biens. Il s'occupait, souvent et volontiers, des enfants Tourguéniev qu'il aimait tendrement et qu'il considérait comme les siens. On sait que son rôle dans la famille Tourguéniev devint capital après la mort de Sergueï Tourguéniev en 1834, mais l'attachement réciproque que les enfants et l'oncle Nikolaï éprouvaient les uns envers les autres date pratiquement de la naissance des enfants. Les lettres du jeune Ivan Tourguéniev à son oncle¹³⁸ sont pleines d'affection :

Я слышал, что едешь в милицию. Дядя, я тебя не пушу: если поедешь, так обниму тебя, и тогда поезжай со мною или останься.¹³⁹

Скоро ли я перестану целовать тебя заочно: так мне хочется тебя самого крепко, крепко поцеловать.¹⁴⁰

Милый, милый дядя! Я долго думал, как начать, наконец решился: я тебя невыразимо люблю, люблю до бесконечности, одним словом, нельзя и написать на бумаге то, что я чувствую. Шаркнет ли кто в передней, я лечу туда: не почтальон; вот уже неделя, как нет мне совершенных радостей – я не получаю ни слова, ни привета, ничего. Ах, дядя, ты это не чувствуешь: каждый раз получаешь письма и не отвечаешь. Напиши мне хоть в мамином письме два слова – и я весел.¹⁴¹

Toutes ces lettres se rapportent à la même période – ce sont les seules lettres de Tourguéniev enfant écrites à son oncle qui se soient conservées jusqu'à nos jours. Elles reflètent cependant des sentiments que Tourguéniev éprouvait réellement envers Nikolaï Tourguéniev, en dépit des violents différends qui les opposèrent plusieurs années plus tard¹⁴². Lorsque, en 1872,

¹³⁸ И.С. Тургенев, *Письма*, Том первый, 1831-1849, Издательство «Наука», Москва, 1982// Тургенев И.С., *Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах, Письма в восемнадцати томах*, Издание второе, исправленное и дополненное, Издательство «Наука», Москва, 1982, с. 119-130.

¹³⁹ Lettre à N. Tourguéniev, 26 mars (7 avril) 1831, Moscou : *J'ai entendu que tu allais dans la milice. Mon oncle, il n'en est pas question : si tu y vas, je vais tellement te serrer que soit nous y allons ensemble, soit tu restes ici.*

¹⁴⁰ Lettre à N. Tourguéniev, 30 mars (11 avril) 1831, Moscou : *Je viens bientôt cesser de t'embrasser à distance : j'ai tellement envie de t'embrasser fort, si fort.*

¹⁴¹ Lettre à N. Tourguéniev, 3 (15) avril 1831, Moscou : *Cher, cher oncle ! J'ai longtemps cherché mes mots et je me suis finalement décidé : je t'aime indescriptiblement, je t'aime à l'infini, en un mot, il est impossible d'écrire sur papier ce que je ressens. Au moindre bruit de pas dans l'entrée, j'y fonce, espérant voir le facteur ; cela fait une semaine que je n'éprouve plus de joie. Pas un mot, pas un salut, rien. Ah, mon oncle, tu ne ressens pas cela : tu reçois chaque fois des lettres et n'y réponds pas. Ecris-moi ne fût-ce que deux mots dans la lettre de maman et je serai heureux.*

¹⁴² Nikolaï Tourguéniev fut le gestionnaire des biens d'Ivan Tourguéniev entre 1853 et 1866. Très rapidement après l'engagement de son oncle, Tourguéniev fut mécontent de la manière dont celui-ci s'y prenait : lent, conservateur, opposé aux démarches entreprises par Tourguéniev qui cherchait à s'affranchir progressivement de son rôle de propriétaire des hommes, Nikolaï Tourguéniev non seulement ne multiplia pas les avoirs de son neveu mais, au contraire, l'appauvrit. En quittant Spasskoïé, Nikolaï Tourguéniev vola littéralement son neveu, en

Tourguéniev trouva son vieil oncle seul, aveugle, abandonné de tous, il ne put pas s'empêcher de s'exclamer dans une lettre à son frère Nikolai : « Картина Н.Н.Тургенева, слепого, в больнице, возбудила во мне жалость... Все-таки я глубоко любил его – и не могу я не дорожить *этим* прошедшим »¹⁴³. Nous ne savons pas si l'oncle Nikolai Tourguéniev était ce qu'on appelle un homme d'une grande culture. Il avait suivi des cours à domicile, tout comme ses autres frères et sœurs ; sa carrière de militaire l'emmena en Europe où il passa beaucoup de temps. C'est certainement de l'oncle Nikolai que provient la passion d'Ivan Tourguéniev pour la chasse et la nature, ainsi que son goût pour l'équitation. Dans *Mémorial*, le document dans lequel Tourguéniev ne reprit que des moments les plus marquants de sa vie, sont mentionnés, dans le passage se rapportant à l'année 1835, le voyage à la campagne et la chasse en compagnie de son oncle Nikolai et, par la suite et à plusieurs reprises, entre 1836 et 1845, plusieurs épisodes de chasse avec ses chiens préférés.

Une autre personne présente de manière permanente dans le quotidien de toute la famille Tourguéniev était Eudoxia Logrivova¹⁴⁴. Camarade de pension et amie de longue date de Varvara Loutovinoва, Eudoxia fut présente pratiquement dès la naissance d'Ivan. Plusieurs années plus tard, à l'âge de dix-sept ans, en écrivant quelques lignes autobiographiques – démarche inspirée par la lecture de Jean-Jacques Rousseau¹⁴⁵ - Ivan Tourguéniev se souvint d'un épisode remontant à sa petite enfance – précisément à l'époque que nous évoquons – lorsqu'il eut une importante montée de fièvre qui faillit l'emporter : « Меня воскресило тогда венгерское вино, и потому, может быть, я обожаю вино. Женщина, имевшая обо мне самые нежные попечения, была одна А.И.Л., которую я, несмотря на многие её не очень хорошие свойства, люблю до сих пор »¹⁴⁶. Selon Nikolai Tchernov, la personne à laquelle le jeune Tourguéniev faisait référence était Eudoxia Logrivova¹⁴⁷. Eudoxia était appréciée de sa bienfaitrice pour sa loyauté, mais aussi parce qu'elle avait un certain goût pour les cancans et toutes sortes de médisances – les défauts auxquels faisait référence Tourguéniev. Les éléments biographiques dont disposent les chroniqueurs de l'histoire de la famille Tourguéniev à propos d'Eudoxia ne permettent pas de déterminer avec exactitude son profil

emportant avec lui une partie considérable du mobilier, et en encaissant les chèques en blanc que Tourguéniev lui avait confié en guise d'assurance dans le cas de sa mort.

¹⁴³ Lettre à N. Tourguéniev, 23 mars (4 avril) 1872, Paris : *L'image de N.N. Tourguéniev, aveugle, à l'hôpital, m'avait fait pitié... Je l'aimais tout de même profondément, et je ne peux pas ne pas chérir ce passé-là.*

¹⁴⁴ Н.М. Чернов, *Провинциальный Тургенев*, *op. cit.*, с. 53.

¹⁴⁵ *Ibid.*, с. 53.

¹⁴⁶ *Ibid.*, с. 53 : *C'est le vin hongrois qui m'a ressuscité, voilà sans doute pourquoi j'adore le vin. La femme qui a eu le plus d'attentions à mon égard était une certaine А.И.Л. que, en dépit de ses nombreux traits de caractère plutôt négatifs, j'aime encore aujourd'hui.*

¹⁴⁷ Le nom d'Eudoxia Logrivova en russe se lit : Avdotia Ivanovna Logrivova – А.И.Л.

intellectuel. Elle devait être une roturière de province ayant reçu une éducation de base typique de la fin du XVIII^e siècle. Régulièrement présente dans la maison des Tourguéniev, elle semble avoir surtout laissé, dans la mémoire de l'écrivain, une trace d'ordre affectif.

Voïn Goubarev, le frère d'Eudoxia, était également un invité fréquent chez les Tourguéniev. « Voltairien, libre penseur de province » - c'est ainsi que Nikolaï Tchernov qualifie Goubarev dans son livre *Tourguéniev, le provincial* dont un chapitre¹⁴⁸ lui est consacré. Une autre source d'information importante sur la personnalité de Voïn Goubarev est les *Souvenirs de vie et de littérature (Литературные и житейские воспоминания)* d'Ivan Tourguéniev où l'écrivain dresse un portrait saisissant de cet homme hors du commun tombé dans l'oubli déjà de son vivant. Personnalité remarquable, ami, dans sa jeunesse, du poète Vassili Joukovski et du futur ministre et diplomate Dimitri Bloudov, Goubarev était proche des membres de la société littéraire *Arzamas* qui réunissait, entre 1815 et 1818 la fine fleur intellectuelle de l'époque : outre Joukovski et Bloudov mentionnés plus tôt, Alexandre Pouchkine, Alexandre Plechtcheïev, Konstantin Batiouchkov, Denis Davidov et beaucoup d'autres en firent partie. Selon le témoignage de Tourguéniev, Goubarev était, au sein de ce cercle, «представителем французской философии, скептического, Энциклопедистического элемента, рационализма, словом XVIII века»¹⁴⁹. Il parlait couramment le français et connaissait par cœur toute l'œuvre de Voltaire qu'il idolâtrait. C'était un homme au physique plutôt ingrat, d'opinions tranchées et de nature aussi loyale que solitaire. « [...] склад его ума был чисто французский, дореволюционный, спешу прибавить»¹⁵⁰, précise Tourguéniev. Un détail important lorsqu'on essaie de comprendre les spécificités du cercle familial du jeune écrivain et de cerner la mentalité des personnes qui en faisaient partie.

Français, Allemands, Suisses... - précepteurs de la famille Tourguéniev

Hormis les membres de la famille – parents et enfants, oncles, amis proches de la famille Tourguéniev – la maison de Spasskoïé accueillait également, dès cette époque, alors que les enfants étaient encore petits, des bonnes et des précepteurs dont la fonction principale consistait à s'occuper de l'éducation des trois garçons Tourguéniev.

¹⁴⁸ Н.М. Чернов, *Провинциальный Тургенев*, *op. cit.*, с. 64-67.

¹⁴⁹ И.С. Тургенев, « Гоголь »// И.С. Тургенев, *Собрание сочинений в двенадцати томах*, Том одиннадцатый, Москва, «Художественная литература», 1979, с. 302 : *Représentant de la philosophie française, du scepticisme, du courant encyclopédiste, du rationalisme, en un mot du XVIIIe siècle.*

¹⁵⁰ [...] *sa tournure d'esprit était purement française, prérévolutionnaire, dois-je m'empresser d'ajouter.*

Malgré le peu d'information et de documentation que nous possédons aujourd'hui concernant les différentes personnes engagées comme nourrices et gouverneurs des enfants dans la famille Tourguéniev, deux certitudes s'imposent à ce sujet. La première est que, dès leur naissance, les enfants furent d'abord confiés à des bonnes et des domestiques choisis parmi les serfs, et la deuxième est que cette situation ne dura pas très longtemps. En effet, les parents Tourguéniev, soucieux d'assurer à leur progéniture une éducation digne de leur rang, engagèrent rapidement des bonnes, des gouvernantes et des précepteurs d'origine étrangère. Selon Nikolaï Tchernov, dès leur naissance, les enfants étaient habitués à entendre des langues étrangères autour d'eux, en particulier le français¹⁵¹. Il ne devait pas être particulièrement difficile de trouver une nourrice francophone en ce début du XIX^e siècle en Russie, alors qu'un grand nombre d'immigrés français en tout genre sillonnaient les provinces russes à la recherche d'un emploi. En revanche, lorsque se posa la question de trouver un précepteur qualifié et possédant, de préférence, quelques recommandations, les choses durent se compliquer.

Il est pratiquement impossible d'établir, avec exactitude, une liste ne fût-ce qu'approximative de bonnes, de nounous, de maîtres et de précepteurs qui travaillèrent, à différents moments, chez les Tourguéniev. Il est tout à fait malaisé de découvrir leurs noms exacts, leurs origines ou encore leurs états de service. Ces informations ont été récoltées, petit à petit, par différents chercheurs, biographes de Tourguéniev. Nikolaï Tchernov mentionne par exemple, dans son livre *Tourguéniev, le provincial*, la famille des Kupferschmid, d'origine allemande : les parents et leur jeune fils. Mikhaïl Kupferschmid avait été engagé en tant que chef d'orchestre chez les Tourguéniev quelque temps avant le voyage européen de la famille en 1822-1823. Tchernov pense que l'épouse de Kupferschmid, Éléonore, fut pendant quelques années la bonne des enfants. La découverte de certains documents financiers, une lettre d'emprunt notamment, rédigée au nom de Éléonore Kupferschmid, «немецкой нации иностранке»¹⁵², ainsi que la relation amicale et de confiance que les enfants Tourguéniev conservèrent avec cette famille pendant pratiquement toute leur vie, le confirment de manière indirecte¹⁵³. On sait effectivement qu'Ivan Tourguéniev resta attaché aux Kupferschmid durant plusieurs dizaines d'années.

Le cas des Kupferschmid est sûrement un des plus avérés dans la biographie de Tourguéniev. Celui de tous les autres maîtres et précepteurs est bien plus difficile à confirmer. Nikolaï Tchernov, le seul, à notre connaissance, à avoir tenté d'établir quelles personnes

¹⁵¹ Н.М. Чернов, *Провинциальный Тургенев*, *op. cit.*, с. 55.

¹⁵² *Une étrangère d'origine allemande*.

¹⁵³ Н.М. Чернов, *Провинциальный Тургенев*, *op. cit.*, с. 55.

d'origine étrangère avaient travaillé dans la famille Tourguéniev, dit à ce sujet : « Учителей и гувернеров перебивало в семье множество. Встречались достойные и добрые, но были и совсем неспособные к учительскому ремеслу. Об этих наставниках, "швейцарцах и немцах" мало что известно »¹⁵⁴. La source la plus sûre à ce jour reste, selon Tchernov, les notes d'un brouillon au sujet d'un cycle de récits dont peu furent finalement écrits : il s'agit des *Extraits des souvenirs – des miens et ceux des autres* (*Отрывки из воспоминаний – своих и чужих*) imaginés par Tourguéniev lors de son dernier séjour dans le village de Spasskoïé, en 1881. Certains récits de ce cycle devaient, si l'on en juge d'après lesdites notes, mettre en scène quelques anciens précepteurs de Tourguéniev dont Tchernov reprend la liste :

Гувернер Д ю п а к э, француз-республиканец, аттестуется с явно негативным оттенком: "лгун и сожигание шмеля". Далее упоминается Р и к м а н. О нем всего три слова: "Музыкант. Гитара. Дозе". Еще об одном учителе своего детства Тургенев пишет: "Ш а а ф - восторженный мистик и пьяница". О М е й е р е сказано: "эльзасец - пудель - фехтовальщик". Имя следующего педагога Тургенев, очевидно, не смог сразу вспомнить, сделал только помету: "Немец - чтец Шиллера". Но в конце списка появляется характеристика некоего В а л л и э: "Презрительный фуфлыга - галка в клетке - драму придумать".¹⁵⁵

Chaque nom est accompagné de deux ou trois traits, apparemment les plus saillants, qui caractérisaient, aux yeux de l'écrivain, chacun de ces « personnages ». Le sens de ces qualificatifs et de ces caractéristiques peut parfois sembler énigmatique. Heureusement, les témoignages écrits des amis et des connaissances d'Ivan Tourguéniev au sujet de certains de ces gouverneurs d'origine étrangère jettent un peu de lumière là-dessus. Les témoignages en question reposent sur les différents récits faits par l'écrivain à l'occasion d'une rencontre, d'un repas, d'une conversation amicale. Tourguéniev était, de l'avis de tous, un conteur de talent, il savait entretenir son entourage avec des récits aussi amusants que bien ficelés. Et, si l'on en croit les mémoires laissés par un nombre de ses contemporains dont Varvara Jitova¹⁵⁶ ou encore

¹⁵⁴ *Ibid.*, c. 60 : *La famille ne manquait ni d'enseignants ni de gouvernants. Certains étaient bons et méritants, d'autres, en revanche, n'avaient aucune disposition pour le métier de pédagogue. On sait peu de choses de ces précepteurs « allemands et suisses ».*

¹⁵⁵ *Ibid.*, c. 61 : *Les noms des enseignants inscrits pour une de ces études sont accompagnés de brèves caractéristiques compréhensibles uniquement à l'auteur. Le gouverneur Dupaquet, un français républicain, est ainsi estampillé négativement : « menteur et crémentation de bourdon ». Vient ensuite Rickman, avec trois mots à peine : « Musicien. Guitare. Doze ». Sur un autre enseignant de son enfance Tourguéniev écrit : « Shaaf - mystique exalté et alcoolique ». Au sujet de Meier : « Alsacien – Caniche – Escrimeur ». Pour un autre pédagogue dont Tourguéniev avez visiblement oublié le nom, une seule remarque en marge : « Allemand – Récitant de Schiller ». À la fin de la liste apparaît la description d'un certain Vallier : « Méprisant pique-assiette – Choucas en cage – inventer un drame ».*

¹⁵⁶ В.Н. Житова, *op. cit.*, c. 31.

Edmond de Goncourt¹⁵⁷, les anciens précepteurs de la famille Tourguéniev se trouvaient parfois au centre de ces récits, tant leurs histoires semblaient remarquables, voire fascinantes aux yeux de l'écrivain. L'exemple le plus connu est certainement celui de ce gouverneur d'origine allemande, Vallier, qui parlait très mal russe, mais qui initia les enfants Tourguéniev à la littérature allemande. Il arriva chez les Tourguéniev accompagné d'un choucas qu'il transportait dans une cage, ce qui ne tarda pas à épater les gens de maison ; ils accoururent rapidement pour contempler ce drôle d'Allemand, qui avait l'air de prendre à cœur le confort d'un oiseau tout à fait ordinaire et dont les compères peuplaient abondamment le jardin entourant la maison. On suppose que les gens de la maison ne furent pas les seuls à être subjugués par l'étrange Allemand puisque cette image traversa les années dans la mémoire de l'écrivain pour émerger dans un de ses récits oraux plus tard.

S'il est vrai que les caractéristiques dont Tourguéniev accompagna les noms de ses anciens gouverneurs dans ses notes restent pour nous énigmatiques dans la plupart des cas, le peu d'éléments qui sont mentionnés au sujet de chacun d'entre eux met en évidence l'originalité visiblement propre à toutes ces personnes : incinération d'un bourdon associée à l'un d'entre eux, penchant pour le mysticisme à l'autre, caniche, escrime, choucas... Cela nous révèle à quel point beaucoup d'entre eux devaient sembler singuliers aux yeux du jeune Tourguéniev.

La farandole des gouverneurs et des précepteurs étrangers semble constituer une sorte de caste, une catégorie à part qui faisait partie de tout un univers, celui d'un enfant à la découverte de la diversité de ce monde qu'il représenterait plus tard dans ses œuvres. Car la figure du précepteur étranger trouva, ainsi qu'on pouvait s'y attendre, sa place dans l'œuvre d'Ivan Tourguéniev, et ce dès ses débuts littéraires. Dans la pièce *Demoiselle de compagnie* ainsi que dans le roman *Deux Générations* qui en découla¹⁵⁸, Tourguéniev mit en scène un émigré français appelé Dessert¹⁵⁹, ancien précepteur des enfants de la riche maîtresse de maison. À en juger par le plan de ce roman – le seul à avoir subsisté jusqu'à nos jours – il s'agit d'un personnage secondaire. Cependant les personnes qui purent en lire le brouillon, parmi lesquelles Sergueï Aksakov, jugèrent que le vieux Français était une des figures les plus réussies parmi les personnages secondaires¹⁶⁰. Un personnage du même nom réapparaît également dans

¹⁵⁷ Эдмон де Гонкур, « Из дневника »// *И.С.Тургенев в воспоминаниях современников*, Т.2, *op.cit.*, с. 266.

¹⁵⁸ Les deux œuvres ne furent jamais achevées mais le manuscrit des notes concernant la première ainsi que les témoignages des amis de Tourguéniev qui lurent le brouillon du second témoignent de la parenté des deux œuvres et permettent d'établir l'ensemble de personnages qui devaient y figurer (dans le cas de *Demoiselle de compagnie*) et qui y figurèrent (*Deux générations*).

¹⁵⁹ « *M-r Dessert, 1775. 60 ans. (F.) Français, ancien précepteur de Dimitri* », indique la liste de personnages des *Deux générations*. Cité d'après *Из парижского архива И.С. Тургенева*, Книга первая, Издательство «Наука», Москва, 1964, с. 45.

¹⁶⁰ Н.М. Чернов, *Провинциальный Тургенев*, *op. cit.*, с. 62.

l'« Étrange histoire », écrite pourtant plusieurs années plus tard, en 1869. Le protagoniste du récit et aussi le narrateur, M. Kh., de passage dans la ville de T., fait l'expérience d'une sorte de séance du spiritisme. Lors de ladite séance, il est demandé à Monsieur Kh. de penser à une personne défunte de son entourage : il s'agissait de tester les capacités mystiques d'un certain Vassili qui possède le don de faire apparaître les morts ; le choix du M. Kh. se porte rapidement sur son ancien précepteur, M. Dessert :

После довольно долгих колебаний я остановился наконец на одном давно умершем старичке, французе, бывшем моем гувернере. Я выбрал именно его не потому, чтобы чувствовал особенное к нему влечение; но вся фигура его была так оригинальна, так не походила на современные фигуры, что подделаться под нее было совершенно невозможно. Он имел огромную голову, зачесанные назад пушистые белые волосы, густые черные брови, крючковатый нос и две большие бородавки лилового цвета посредине лба, носил зеленый фрак с медными гладкими пуговицами, полосатый жилет со стоячим воротником, жабо и маншетки. «Коли он мне моего старика Дессера покажет, — подумал я, — ну, надо будет согласиться, что он колдун! »¹⁶¹

Dans la pièce *Un mois à la campagne*, écrite par Tourguéniev en 1848 – 1850, apparaît le personnage d'Adam Shaaf, précepteur d'origine allemande, visiblement également inspiré de l'un des anciens précepteurs de Tourguéniev. "Шааф - восторженный мистик и пьяница"¹⁶², décrivait Tourguéniev celui qui servit, plus tard, de prototype au gouverneur employé par la famille Islaev dans *Un mois à la campagne*. L'inspiration fut visiblement très partielle car, ainsi que nous aurons l'occasion de l'examiner dans un des chapitres suivants, cette description ne correspond que très peu à la caractéristique que Tourguéniev donnait à son ancien précepteur dans la note citée ci-dessus. À peu près à la même époque, Tourguéniev écrivit également le « Le Journal d'un homme de trop » où apparaît brièvement un certain Monsieur Rickman, le précepteur allemand du narrateur – un autre cas d'emprunt de nom de l'un de ses anciens professeurs pour ses personnages.

¹⁶¹ *Après une assez longue méditation, mon choix s'arrêta sur un vieillard mort depuis longtemps, un Français qui avait été mon précepteur. Ce n'était pas une attraction particulière pour le personnage qui me le fit choisir ; mais c'était une figure originale, n'ayant aucun rapport avec celles de ce temps-ci, et qu'il était impossible de contrefaire. Il avait une tête énorme, entourée de cheveux touffus, blancs, peignés en arrière, avec d'épais sourcils noirs, un nez crochu et deux verrues lilas au milieu du front. Il portait un habit vert à boutons de métal poli, un gilet rayé à revers droits, un jabot et des manchettes. « S'il me montre mon vieux Dessert, me disais-je, je conviendrai qu'il est réellement sorcier ».*

¹⁶² *Shaaf - mystique exalté et alcoolique.*

Les serfs des Tourguéniev : le lien de l'écrivain avec l'univers des paysans russes

Dans la mesure où nous essayons de comprendre le contexte dans lequel le jeune Ivan Tourguéniev découvrait le monde dès sa petite enfance, un élément en particulier n'est pas à perdre de vue, car sans lui le tableau ne serait pas complet. Les parents, leurs amis, d'autres membres de la famille, les bonnes et les précepteurs ne constituaient pas l'unique entourage des enfants Tourguéniev. On peut même dire que toutes ces personnes ne constituaient qu'une petite – quoique importante – partie de celui-ci. Comme nous l'avons mentionné plus haut, le domaine de Spasskoïé était grand et abritait une soixantaine de familles de serfs qui travaillaient dans la maison, s'occupaient du jardin et effectuaient, chacun à son poste, des tâches indispensables au bon fonctionnement du domaine. Tourguéniev côtoya tous ces gens de maison et ces serfs dès son plus jeune âge, ils faisaient partie de son entourage immédiat et avaient, à ce titre, un impact direct sur la façon dont évoluait la perception du monde du jeune *bartchouk* : « Мальчиком Иван Тургенев познавал окружение не только от учителей, или от общения с родителями и соседями. Он наблюдал каждодневный труд мужика, дворового мастера, садовника, конюха. Он видел, что делается на экипажном дворе, в столярном флигеле, у портных и ткачей, живших рядом в людской избе, разделенной на семейные чуланы. Он бывал в кузнице, на птичьем дворе, на пасеке. Слушал рассказы егерей, старых слуг, помнивших прежнее время. Знал как складываются их судьбы »¹⁶³.

Qui étaient ces paysans qui accompagnèrent, d'une manière ou d'une autre, les premiers pas, les premiers jeux et les premiers apprentissages du futur écrivain ? L'identité de beaucoup d'entre eux restera sans doute inconnue à jamais, d'autres ont déjà attiré l'attention des biographes de Tourguéniev, en premier lieu Nikolaï Tchernov et Boris Bogdanov.

Des familles entières servaient les Tourguéniev : des dynasties de serviteurs qui consacrèrent leur vie – servage oblige – à la famille et à la maison de leurs propriétaires : les Lobanov, les Toboleïev, les Sérébrakov et tant d'autres. Mais le petit Ivan Tourguéniev, qui grandit avec les enfants de ces serfs et partagea une multitude d'expériences avec eux, ne les voyait sûrement pas comme faisant partie de sa propriété, de ses avoirs : sinon nous n'aurions sans doute pas vu naître les *Mémoires d'un chasseur* ni « Moumou » ni d'autres nouvelles qui, de manière artistique et détournée, certes, dénoncent les horreurs du servage.

¹⁶³ Н.М. Чернов, *Провинциальный Тургенев*, op. cit., с. 52 : *Petit garçon, Ivan Tourguéniev apprit à connaître son entourage non seulement par ses professeurs, ses parents ou les voisins. Il observait le labeur quotidien du moujik, du portier, du jardinier, du palefrenier. Il voyait les activités du hangar à voitures, de l'atelier du menuisier et de ceux des tailleurs et des tisserands qui vivaient à côté dans une isba compartimentée entre les familles. Il connaissait la forge, la basse-cour, les ruches. Il écoutait les récits des chasseurs et des vieux domestiques qui parlaient du temps jadis. Il connaissait les détails de leur vie.*

À défaut de pouvoir aborder, dans le cadre de ce travail, le cas de toutes ces familles de serfs ayant appartenu aux Tourguéniev ou ayant travaillé pour eux, et ayant donc entouré l'écrivain durant toute sa vie depuis son enfance, nous essayerons de mentionner ne fût-ce que les figures les plus remarquables qui en firent partie.

Parmi les serviteurs des Tourguéniev qui furent sans doute le plus souvent mentionnés par les biographes de Tourguéniev figure Fedor Lobanov. La famille Lobanov était au service des Tourguéniev depuis le début du XVIII^e siècle¹⁶⁴ ; les grands-parents, les parents, les frères et les sœurs ainsi que les cousins de Fedor Lobanov servirent les Tourguéniev. Fedor Lobanov grandit avec l'écrivain, partagea sûrement ses jeux et ses apprentissages¹⁶⁵. Décrit par ses contemporains¹⁶⁶ comme un homme intelligent et même cultivé (on sait qu'il écrivait des poèmes et parlait français), il était l'exemple même du serviteur de bonne maison, toujours bien apprêté et serviable. Fedor Lobanov fit toute sa carrière dans la famille Tourguéniev : d'abord, occasionnellement, dans son jeune âge, en tant que valet de chambre de Sergueï Tourguéniev, ensuite, devenu grand, il fut 'promu' secrétaire de Varvara Loutovinova et, encore plus tard, après la mort de cette dernière, il devint homme de confiance de Tourguéniev lui-même.

Un autre serf, ami d'enfance et de jeunesse de Tourguéniev, s'appelait Porphyre Koudriachov. Tourguéniev connaissait Porphyre depuis l'enfance. En 1838, Koudriachov fut chargé d'accompagner son jeune maître en Allemagne. « Maître » est sûrement un qualificatif bien trop pompeux pour qualifier la relation qui unissait Ivan Tourguéniev et Porphyre Koudriachov car Tourguéniev ne considérait pas Porphyre comme un serviteur mais plutôt comme son compagnon de voyage. Ils vécurent ensemble bien des péripéties en Allemagne : le fameux incendie sur le bateau qui les transportait à Lübeck, la perte de tous les bagages, l'installation et la vie dans un pays étranger où ils partagèrent le quotidien. En Allemagne, le jeune serf Porphyre Koudriachov apprit l'allemand et fréquenta, à Berlin, les cours de médecine, ce qui lui permit de devenir, par la suite, médecin de famille des Tourguéniev. Plus tard, Tourguéniev représentera son ancien camarade et valet sous les traits de Kharyton, médecin de famille dans « Moumou ».

Le jeune serf Léon Sérébriakov joua un rôle particulièrement important dans l'éveil d'Ivan Tourguéniev, car c'est lui qui initia son jeune maître à la lecture en russe. Tourguéniev conta, plusieurs années plus tard, un épisode relatif à son enfance et devenu célèbre depuis lors :

¹⁶⁴ *Ibid.*, c. 91.

¹⁶⁵ Les enfants de certains serfs avaient le privilège d'assister aux cours donnés aux enfants de leurs maîtres, ils pouvaient ainsi apprendre à lire et à écrire – première exigence de Varvara Loutovinova envers ses gens de maison – ainsi qu'à parler les langues étrangères.

¹⁶⁶ В.Н. Колонтаева, « Воспоминания о селе Спасском »// *Исторический вестник*, 1885, №10, с. 50.

celui du raid nocturne dans la bibliothèque familiale en compagnie d'un camarade parmi les serfs mentionnés plus haut. Après de nombreuses recherches effectuées afin d'établir l'identité dudit camarade, les biographes de Tourguéniev arrivèrent à la conclusion qu'il s'agissait bel et bien de Léon Sérébriakov¹⁶⁷. Ce fut lui aussi, le lecteur passionné des poèmes de Kheraskov dont Tourguéniev parle dans une de ses lettres datant du septembre 1840 :

О «Россияда»! и о Херасков! Какими наслаждениями я вам обязан! Мы с Леоном уходили каждый день в сад, в беседку на берегу пруда и там читали – и как читали! или правильнее: он читал – и как читал! сперва каждый стих скороговоркой, так себе – начерно; потом с ударением, с напряжением и с чувством – набело. Немного пестро – но приятно. Я слушал – мало! внимал – мало! обращался весь в слух – мало! – и классически: пожирал – всё мало! глотал – всё еще мало! давился – хорошо.¹⁶⁸

La figure de Léon Sérébriakov sera immortalisée par Tourguéniev dans « Pounine et Babourine », dans l'épisode où Pounine lit la *Rossiade* au jeune hobereau Pierre. La vie et la « carrière » de Léon chez les Tourguéniev se terminèrent de manière dramatique. Lorsque Léon avait vingt ans, Varvara Loutovinova fit de lui son secrétaire. Un jour Léon dut faire quelque chose qui déplut à sa maîtresse et il se trouva enrôlé dans l'armée. Léon Sérébriakov mourut en combattant quelque part dans le Caucase.

Semen Toboleïev, un autre camarade de jeu de Tourguéniev et son camarade de classe, tout comme Fedor Lobanov, fut, dans sa jeunesse, valet de chambre d'Ivan Tourguéniev, avant d'être promu, un peu plus tard, « chef du personnel » dans la maison de Varvara Loutovinova. Quoique fils et petit-fils de serfs, Semen Toboleïev avait un caractère bien trempé : ce fut bien lui qui, afin de dénoncer le despotisme de sa maîtresse, lui présenta, lorsqu'elle lui reprocha de ne pas lui apporter de l'eau suffisamment bonne pour sa consommation, le même verre d'eau plusieurs fois d'affilée ; le geste lui valut une rétrogradation au poste du concierge¹⁶⁹. Parmi les nombreux frères et sœurs de Semen Toboleïev, nous mentionnerons particulièrement son frère Dimitri, un garçon éduqué et non dépourvu de talent : Dimitri parlait français et excellait dans le dessin. Son efficacité et sa compétence lui permirent de faire par la suite, une fois libéré du

¹⁶⁷ Н.М. Чернов, *Провинциальный Тургенев*, *op. cit.*, с. 89.

¹⁶⁸ Lettre à M. Bakounine et à A. Efrémov, 3 (15) septembre 1840, Marienbad : Ô, la « *Rossiade* » ! et ô ! Kheraskov ! Vous m'avez offert des moments inoubliables ! Léon et moi, nous nous retirions tous les jours dans le jardin, dans le kiosque au bord de l'étang pour lire. Ah ! nos lectures, ou plutôt, les lectures de Léon – et quelles lectures ! D'abord, chaque strophe à voix basse, en virlangue, pour s'entraîner. Ensuite, plus fort, avec la verve et la passion – pour de vrai. C'était un peu pompeux mais agréable. J'écoutais – non ! je savourais ! – non ! j'étais tout ouïe ! – non ! je devorais, comme on dit – non ! toujours pas le bon mot ! j'avalais – toujours pas ! – j'absorbais jusqu'à m'en étouffer – voilà le bon mot.

¹⁶⁹ Н.М. Чернов, *Провинциальный Тургенев*, *op. cit.*, с. 92.

servage, une carrière de valet de chambre parfait : il servit d'abord Tourguéniev lui-même, et travailla dans la maison de Vassili Botkine, homme de lettres et ami de Tourguéniev.

Il est difficile, voire impossible, d'imaginer les œuvres d'Ivan Tourguéniev sans les personnages, certes secondaires, mais néanmoins indispensables, de serviteurs, de forestiers, de cochers, de gérants ou encore de simples paysans dont l'écrivain créa toute une galerie de portraits : Onissime, le serviteur de Pétouchkov dans le récit éponyme, Téréntievna dans le « Le Journal d'un homme de trop », les gens de maison de la vieille barynia fantasque et despotique qui constituent la quasi majorité de l'ensemble des personnages de « Moumou », sans parler des *Mémoires d'un chasseur* qui en comptent un certain nombre.

Les figures des paysans-serfs dans les œuvres de Tourguéniev semblent si réalistes et si vivants ; ils se présentent devant le lecteur presque en chair et en os : seul l'art serait-il capable de créer des personnages comme Guérassime ou encore Le Putois et ami Kalinytch ? Possible, mais dans le cas de Tourguéniev, nous savons avec certitude que ces portraits si vivants des paysans furent suggérés à l'écrivain par la vie elle-même. Un des anciens serfs de Tourguéniev, Adralione Zamiatine qui, après sa libération, devint maître d'école dans son village natal, se souvenait au sujet des prototypes des personnages des récits des *Mémoires d'un chasseur* : « Бабушка и мама говорили мне, что почти все лица, упоминаемые в «Записках», не выдуманные, а списанные с живых людей, даже имена их настоящие: был Ермолай и даже его Валетка, была действительно собака Тургенева, Дианка, был Бирюк, которого в лесу убили свои же крестьяне, был Яшка-турченоч – сын пленной турчанки. Даже я лично знал одного тургеневского героя, именно Сучка, Антона, переименованного барынею Варварой Петровной из Козьмы »¹⁷⁰.

Nikolaï Tchernov avait donc raison lorsqu'il écrivit : « Когда заходит речь о крепостной и наёмной прислуге, спутниках и эпизодических лицах в произведениях Тургенева, мы должны давать себе отчет в том, что это тоже часть его творческого космоса »¹⁷¹. Ces figures faisaient partie de l'univers littéraire de Tourguéniev comme elles avaient fait partie de sa vie auparavant. Depuis son plus jeune âge, Tourguéniev était entouré

¹⁷⁰ В.А. Громов, « Из воспоминаний крестьян о Тургеневе » // *Тургеневский сборник: материалы к полному собранию сочинений и писем И.С.Тургенева*, Т. 2, Издательство «Наука», Ленинградское отделение, Ленинград, 1967, с. 298, 299 : *Ma grand-mère et ma mère me disait que pratiquement tous les personnages des « Mémoires d'un chasseur » ne sont pas inventés mais inspirés par des personnes ayant existé pour de vrai. L'écrivain conserva jusqu'à leurs noms. Ils vécurent tous : Ermolai et même son chien Valeitka, celui aussi de Tourguéniev, Diane, Biriouk l'Ermite exista aussi, et il fut tué dans la forêt par les paysans de son village. Il y a eu Jakob le Turc, fils d'une prisonnière turque. Je connus personnellement un des prototypes tourguéniéviens, Kozma que Varvara Petrovna rénomma Anton et que tout le monde appelait Soutchok.*

¹⁷¹ Н.М. Чернов, *Провинциальный Тургенев*, op. cit., с. 87 : *Quand il est question de serfs et de domestiques, compagnons et personnages épisodiques dans les œuvres de Tourguéniev, nous devons garder à l'esprit que tout cela fait aussi partie de son univers de création.*

de ces gens simples, dont beaucoup resteront anonymes mais dont le rôle fut si important dans sa vie : les nourrices et les serviteurs qui le bercèrent et prirent soin de lui dans son enfance, les paysans qui accompagnèrent l'écrivain dans ses pérégrinations giboyeuses, sans oublier les valets de chambre qui travaillèrent pour Tourguéniev à différents moments de sa vie, partagèrent son quotidien en Russie et à l'étranger et prirent soin de lui à chaque instant de sa vie.

Premier bilan : univers culturel mixte de l'enfance tourguénievienne

On peut dire que, dans son enfance, Ivan Tourguéniev évolua dans un univers très varié du point de vue culturel. Après les événements de 1812, le clivage identitaire de la société russe était sur le point d'atteindre le seuil critique au-delà duquel naît le questionnement, parmi les membres pensants de la société, sur sa véritable appartenance culturelle ainsi que sur le chemin qu'elle est appelée à suivre. Tous ces changements sont sur le point de s'amorcer lorsque le futur écrivain naît en octobre 1818. Encore quelques années, et plus rien n'arrêtera la quête identitaire massive de la noblesse russe. En attendant, tout petit, Tourguéniev est déjà témoin de la manière dont les deux espaces culturels – le monde russe et le monde européen – s'opposent et se superposent dans la vie de tous les jours.

Le cercle familial de Tourguéniev – ses parents et leurs proches, leurs amis – vivait dans l'esprit de l'époque, c'est-à-dire à cheval entre deux cultures dont la composante européenne était clairement dominante. Porteurs d'un système de valeurs dont la plupart étaient encore ancrées dans une autre époque, celle des Lumières françaises et européennes, les proches de Tourguéniev, à l'exception peut-être, dans une certaine mesure, de son père, cherchaient à donner au futur écrivain une éducation conforme aux meilleures traditions de leur temps, c'est-à-dire une éducation à orientation européenne. Sergueï Tourguéniev, quant à lui, sans déroger pour autant aux traditions éducatives nobiliaires propres à son époque, semble s'orienter davantage, à la suite des expériences qu'il avait vécues lors de la guerre de 1812, vers la tendance identitaire et culturelle nouvelle, qui sera dominante parmi les membres de la noblesse russe pensante tout au long du XIX^e siècle. Cela ne veut pas dire qu'il s'identifiait comme un héraut de cette nouvelle évolution ; il suivait ce chemin de manière presque intuitive, en insistant auprès de ses fils sur l'importance, notamment, de perfectionner la maîtrise de leur langue maternelle.

D'emblée, Ivan Tourguéniev fut donc amené à découvrir deux aires culturelles à la fois. Cette tendance était certainement renforcée par la présence, dans la maison des Tourguéniev,